

Miroir de la résilience : reflets du rôle social des coiffeuses noires face au dévoilement de la violence conjugale par leurs clientes

Par
Ruth-Mirca Thomas

Mémoire déposé à
l'École de travail social
en vue de l'obtention de la maîtrise en service social

Sous la direction de la professeure Stéphanie Garneau

Université d'Ottawa
Septembre 2023

REMERCIEMENTS

Avant tout, c'est avec immense fierté que j'ai détenu le privilège de pouvoir entreprendre et mener à bien ce projet. Je reconnais que ce n'est pas un acquis, mais n'est que grâce. Ainsi, je tiens à remercier le Père, le Fils et le Saint-Esprit pour Son omniprésence, omniscience et omnipotence dans ma vie.

Je souhaite également adresser mes remerciements à ma directrice, Stéphanie Garneau. Vous m'avez poussée au-delà de mes limites, croyant en mon sujet de mémoire et en sa vision, ce qui a été d'une importance inestimable pour moi. Je ne saurais comment vous rendre tout ce que vous avez investi en moi académiquement. Votre patience infinie, votre expertise, votre disponibilité, vos conseils m'ont encouragée à élargir mes horizons intellectuels. C'était un réel privilège de mener ce projet sous votre direction.

Mes remerciements vont à l'endroit des participantes de cette recherche. Vous avez consacré une partie précieuse de votre temps à mon projet de recherche, acceptant généreusement mon invitation à y participer.

Mes remerciements s'adressent aussi à *toutes* les personnes qui, directement ou indirectement, m'ont guidée tout au long de ce parcours. Un merci spécial pour Julie Tran, Rosalie Katata, Davidson Mondésir et Nusha Birdjandi. Vous m'avez encadrée à votre manière, et je vous en suis infiniment reconnaissante. Je ne peux oublier mes collègues, en particulier Marie Renée Bernagène, qui a été bien plus qu'un soutien : une mentor et une amie pendant cette période de ma vie.

Mille merci à ma famille élargie les LAMAS et à mes *girls* Tamarah, Doressa et Amélie. Merci pour vos encouragements et de croire en moi. Je suis reconnaissante envers la famille Glam and Harmony Beauty Services, celle de Rochers des Siècles et ma toute communauté spirituelle pour leur patience et leur compréhension tout au long de cette saison.

Je tiens à exprimer ma profonde gratitude envers ma famille immédiate : mes parents, Jean-Michel Thomas et Rebecca Ladouceur, ainsi que mes sœurs, Micheca, Shanica, Jennica, et ma nièce Ellyana. À mes parents, vous m'avez soutenue émotionnellement, spirituellement et plus encore, créant ainsi les conditions qui m'ont permis de vivre cette expérience. Vous avez toujours cru en moi, et pour cela, je vous suis infiniment reconnaissante.

À ma grande sœur Micheca et ma nièce Nana, j'ai passé une grande partie de cette période de ma maîtrise avec vous. Micheca, c'est grâce à toi que j'ai trouvé ce sujet de mémoire, qui a permis de donner du sens à toutes mes expériences. À mes petites sœurs, Shan et Jenn, vous m'avez écoutée et soutenue de toutes les manières possibles. Vous avez tout mis en œuvre pour que j'atteigne mes objectifs, même lorsque les choses n'étaient pas toujours faciles.

Pour finir, je tiens à remercier du fond du cœur mon mari Peter-Samuel Joseph Adam. Malgré cette saison où nous nous sommes mariés et sommes devenus propriétaires d'une maison, tu n'as jamais insisté pour que je mette de côté mes aspirations personnelles. Au contraire, tu m'as soutenue et donné l'espace nécessaire pour que je puisse m'épanouir professionnellement. Merci pour ton amour et tes encouragements.

RÉSUMÉ

Malgré les efforts déployés pour mettre fin à la violence envers les femmes au Canada, il est malheureusement évident que des victimes continuent à en souffrir. La littérature démontre que non seulement les femmes sont plus susceptibles de subir des violences conjugales, mais les femmes noires, en raison de l'intersection de leurs identités, font face à des barrières systémiques et structurelles qui limitent leur accès aux ressources et au soutien nécessaires. Dans ce contexte, elles se tournent vers des espaces qui ne sont pas institutionnels, mais qui leur offrent un sentiment de sécurité et de soutien. Parmi ces espaces, on retrouve les églises, les cuisines communautaires et les salons de coiffure.

Il est effectivement un fait établi que les salons de coiffure offrent plus que des soins de beauté et capillaires : ils sont aussi une oasis culturellement sensible et accessible pour les femmes noires en situation de violence. Dans cette perspective, les coiffeuses noires qui accueillent ces clientes jouent un rôle important. Bien qu'il existe de nombreux écrits sur l'intimité entre les coiffeuses et leurs clientes, il existe peu de recherches sur la perception des coiffeuses noires quant à leur rôle lorsque survient un dévoilement de violence conjugale de la part d'une cliente noire. Comprennent-elles l'importance de leur position en tant que confidente de confiance ainsi que la responsabilité qui peut en découler? Se sentent-elles outillées afin d'orienter une victime vers des services appropriés?

Ce mémoire vise à mettre en lumière cette problématique dans le contexte des provinces de l'Ontario et du Québec. Il montre d'abord que le désir d'offrir des soins capillaires aux personnes noires est au fondement de l'activité professionnelle des coiffeuses noires et que leur position d'entrepreneuse et de travailleuse autonome leur octroie un sentiment de responsabilité vis-à-vis de leurs clientes qui se vérifie notamment par le choix de leur lieu de pratique, leurs tarifs accessibles ainsi que leurs réponses aux dévoilements de violence conjugale. La recherche souligne toutefois que la surcharge émotionnelle et le trauma vicariant, la frontière entre leurs vies professionnelles et personnelles et le manque important de formations sur la violence conjugale constituent des limites à cette responsabilisation. Le mémoire conclut par des pistes de recommandation pour les salons de coiffure destinés aux femmes noires.

Mots clés : Femmes Noires, Violence Conjugale, Salon de Beauté, Intersectionnalité, Violence Structurelle, Éducation

ABSTRACT

Despite efforts to end violence against women in Canada, it is unfortunately evident that victims continue to suffer. The literature shows that not only are women more likely to experience domestic violence, but Black women, due to the intersection of their identities, face systemic and structural barriers that limit their access to necessary resources and support. In this context, they turn to spaces that are not institutional but provide them with a sense of safety and support. Among these spaces are churches, community kitchens, and hair salons.

It is indeed established that hair salons offer more than just beauty and hair care: they also serve as culturally sensitive and accessible havens for Black women experiencing violence. In this regard, Black hairdressers who welcome these clients play a crucial role. Although there is a wealth of literature on the intimacy between hairdressers and their clients, there is limited research on the perceptions of Black hairdressers when it comes to disclosures of domestic violence by Black clients. Do they understand the significance of their role as trusted confidantes and the responsibility it entails? Do they feel equipped to guide a victim to appropriate services?

This thesis aims to shed light on this issue in the context of the provinces of Ontario and Quebec. It first demonstrates that the desire to provide hair care to Black individuals is at the core of the professional activity of Black hairdressers. Their roles as entrepreneurs and self-employed workers imbue them with a sense of responsibility toward their clients, as evidenced by their choice of practice location, affordable pricing, and responses to disclosures of domestic violence. However, the research highlights emotional burden and vicarious trauma, the blurred line between their professional and personal lives, and a significant lack of training in domestic violence as limitations to this responsibility. The thesis concludes with recommendations for hair salons catering to Black women.

Key words: Black women, domestic violence, hair salon, intersectionality, structural violence, education.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	i
RÉSUMÉ	ii
ABSTRACT.....	iii
TABLE DES MATIÈRES	iv
INTRODUCTION	1
CHAPITRE 1 : LA PROBLÉMATIQUE.....	3
1.1 La définition de la violence conjugale	3
1.2 La violence conjugale vécue par les femmes noires : d’une analyse individualisée à une analyse en termes de violence structurelle.....	4
1.3 L’importance des cheveux et des salons de coiffure pour les femmes noires	7
1.4 La recension des écrits et la pertinence sociale de la problématique.....	10
CHAPITRE 2 : LE CADRE THÉORIQUE.....	14
2.1 Le féminisme intersectionnel	14
2.2 Le féminisme noir	15
2.2.1 La femme forte	17
2.2.2 La notion de la respectabilité politique.....	18
CHAPITRE 3 : LA MÉTHODOLOGIE.....	20
3.1 Le positionnement féministe.....	20
3.2 La méthodologie qualitative	21
3.3 Les techniques de collecte de données : l’entretien semi-dirigé.....	22
3.4 La population cible et le recrutement	23
3.5 Les considérations éthiques	24
3.6 La procédure d’analyse des données : l’analyse thématique	25
3.7 Les limites de la recherche.....	26
CHAPITRE 4 : L’ANALYSE	28
4.1 L’initiation de la coiffeuse au monde de la beauté	28
4.2 L’accessibilité de la formation en coiffure pour les cheveux des femmes noires au Canada	30

4.3 Les coiffeuses noires et les clientes noires	32
4.3.1 Le choix de la clientèle	33
4.3.2 Le choix de l'espace	34
4.3.3 Le choix du service donné	37
4.3.4 Le choix des sujets de conversation avec la cliente.....	39
4.4 Les coiffeuses et la violence conjugale vécue par leurs clientes	41
4.4.1 La responsabilisation	42
4.4.1.1 La proximité d'avec l'enjeu de la violence conjugale	43
4.4.1.2 La proximité d'avec la cliente	45
4.4.2 Les limites de la responsabilisation	47
4.4.2.1 La surcharge émotionnelle et le traumatisme vicariant	47
4.4.2.2 La frontière à délimiter entre la vie professionnelle et personnelle.....	49
4.4.2.3 Le manque d'outils par et pour les femmes noires pour aider les coiffeuses noires	50
4.5 La conclusion	53
CONCLUSION.....	55
BIBLIOGRAPHIE	58
ANNEXES	v
ANNEXE 1 : Certification du comité éthique de recherche de l'Université d'Ottawa	v
ANNEXE 2 : Affiche de recrutement et lettre d'invitation à la participation	vi
ANNEXE 3 : Formulaire de consentement	viii
ANNEXE 4 : Guide d'entretien	xi

INTRODUCTION

La pandémie de COVID-19 a impacté les maisons d'hébergement pour les femmes et enfants victimes de violence conjugale, notamment en Ontario et au Québec (Ibrahim, 2022). Ces refuges sont importants pour assurer la sécurité des victimes. Ils offrent par ailleurs une variété de services allant de l'intervention à l'accompagnement post-hébergement, dont le but est que les femmes et leurs enfants puissent envisager un avenir exempt de violence (Regroupement provincial des maisons d'hébergement et de transition pour femmes victimes de violence conjugale, 2023; Melan, 2020). Au Québec et ailleurs au Canada, ces interventions se basent majoritairement sur une « approche féministe intersectionnelle » (Corbeil et Marchand, 2010). Toutefois, la demande pour ces espaces sécurisés dépasse fréquemment l'offre, laissant certaines femmes, particulièrement les femmes noires, dans une vulnérabilité exacerbée (Lapierre et collab, 2010). En effet, les femmes noires peuvent rencontrer des obstacles spécifiques lorsqu'elles tentent d'accéder à ces refuges. Ces barrières peuvent inclure le racisme, la discrimination, l'absence de personnel formé aux problématiques interculturelles, ou tout simplement « le manque de places [, qui] est la raison la plus souvent invoquée pour refuser l'admission dans un refuge » (Ibrahim, 2022). Ces défis peuvent aggraver le sentiment d'isolement que ressentent déjà de nombreuses victimes de violence conjugale.

La discrimination sexiste et raciale historiquement vécue par les femmes noires fait en sorte que ces dernières ont souvent trouvé du soutien au sein de leur communauté, notamment dans des lieux tels que les institutions religieuses ou les salons de coiffure (hooks, 1984; Browne, 2006). Historiquement et culturellement, les salons de coiffure destinés aux communautés noires ont toujours été bien plus que de simples endroits pour se faire coiffer (Byrd et Tharps, 2014). Ils fonctionnent comme des espaces sociaux où les gens peuvent se détendre, discuter, échanger des nouvelles et des idées, et se soutenir mutuellement (Banks, 2000). Ces lieux peuvent devenir des endroits de confiance où les femmes se confient sur des sujets personnels, notamment sur la violence qu'elles peuvent subir à la maison.

Le fait que les salons de coiffure puissent ainsi servir d'espaces de soutien informels pour les femmes noires soulève des questions importantes concernant le rôle des coiffeuses noires. Étant donné que ces professionnelles sont souvent témoins de confidences intimes, il est important d'explorer comment elles perçoivent leur rôle en cas de dévoilement de violence conjugale. Sont-elles préparées à répondre à ces situations? Ont-elles les ressources ou les connaissances pour

orienter une victime vers des aides appropriées? Comprennent-elles l'importance de leur position en tant que confidentes de confiance ainsi que la responsabilité qui peut en découler?

Ce mémoire porte sur les perceptions qu'ont les coiffeuses noires quant à leur éventuel rôle de soutien de leurs clientes noires victimes de violence conjugale. À partir d'entretiens semi-dirigés, nous avons tenté de répondre à la question de recherche suivante : comment les coiffeuses noires perçoivent-elles leur rôle lors du dévoilement de la violence conjugale vécue par leurs clientes noires?

Le mémoire se structure en quatre chapitres distincts. Le premier chapitre se consacre à la problématique en montrant les particularités de la violence conjugale et de la violence structurelle dans la vie des femmes noires, ainsi que le rôle traditionnel des salons de coiffure comme oasis afin de retrouver certaines formes de pouvoir sur leur vie. Dans ce chapitre, nous abordons également quelques initiatives ayant été mises sur pieds aux États-Unis et au Canada dans le but d'outiller les professionnel.les noir.es de la beauté à mieux accompagner leur clientèle dans leur quête de bien-être. Le deuxième chapitre présente les cadres théoriques adoptés pour cette étude, à savoir le féminisme intersectionnel et noir. Le troisième chapitre détaille la méthodologie retenue, basée sur des entretiens semi-dirigés. Enfin, le quatrième chapitre présente et analyse les résultats. Il montre d'abord combien la coiffure fait fondamentalement partie de l'identité de femme noire des coiffeuses interrogées pour la recherche. Il aborde ensuite les manières dont elles réagissent au dévoilement de violence conjugale de leurs clientes, ainsi que les défis que cela pose dans leur vie personnelle et professionnelle. Le mémoire conclut avec quelques recommandations pour les salons de coiffure destinés aux clientes noires.

CHAPITRE 1 : LA PROBLÉMATIQUE

Ce chapitre aborde la problématique centrale, en définissant les concepts-clés et en contextualisant la question de recherche. Il commence par définir la violence conjugale dans sa globalité, avant de se pencher sur la violence structurelle à laquelle les femmes noires sont confrontées dans leur vie; cette violence structurelle vient teinter de manière particulière l'expérience de la violence conjugale pour celles qui la vivent. Ensuite, le rôle des salons de coiffure dédiés aux femmes noires est exploré. Cette section met également en lumière la signification culturelle et sociale des cheveux pour les femmes noires et le rôle des coiffeuses dans leur vie. Enfin, le chapitre se termine par l'exposition de trois initiatives visant à former les coiffeuses sur la thématique de la violence conjugale, ce qui témoigne de la place centrale qu'elles peuvent occuper à cet effet.

1.1 La définition de la violence conjugale

Les mouvements féministes se sont battus et continuent de lutter pour un monde sans violence à l'égard des femmes. Dans cette lutte, bell hooks a mis en évidence que la violence conjugale se distingue des autres formes de violence dans la société, car elle est « étroitement liée aux idéologies sexistes et à la suprématie masculine : le droit des hommes à dominer les femmes » (hooks, 1984, p. 117). Cette forme de violence est donc intentionnelle et préméditée (Regroupement provincial des maisons d'hébergement et de transition pour femmes victimes de violence conjugale de Québec, 2023). Bien que cette forme de violence ne se limite pas à une seule identité de genre ou orientation sexuelle, il est à noter que « 4,2% des femmes en ont subi en 2019, comparativement à 2,7% des hommes » (Conroy, 2021). Le Gouvernement du Québec donne la description suivante de la violence conjugale :

La violence conjugale se différencie principalement des « chicanes de couple » par le fait qu'il y a un déséquilibre dans la répartition du pouvoir entre les partenaires. Lorsqu'il y a de la violence conjugale, les épisodes de violence sont répétés et un des partenaires prend le contrôle de l'autre et adopte des comportements nuisibles envers lui. (...) Bien qu'elle soit de plus en plus évoquée dans les médias, la violence conjugale demeure extrêmement difficile à voir. Même pour les victimes, la violence est difficile à cerner puisque, souvent elle s'installe en douce, de manière plutôt hypocrite, et peut progresser tranquillement en intensité (Gouvernement du Québec, 2023),

Selon le Regroupement provincial des maisons d'hébergement et de transition pour femmes victimes de violence conjugale de Québec (2023), la violence conjugale se manifeste à travers cinq formes principales : psychologique, verbale, économique, physique et sexuelle. L'Action ontarienne contre la violence faite aux femmes (2023) élargit cette classification en ajoutant trois autres formes : la violence spirituelle, la cyberviolence et le féminicide. Ces violences ont pour objectif de « limiter la capacité de la victime de mettre fin à la relation » (ibid). Elles peuvent se superposer et s'entremêler, et s'inscrivent souvent dans un cycle en quatre phases : tension, agression, justification et réconciliation (Gouvernement du Québec, 2023).

Les victimes de violence conjugale subissent de lourdes conséquences, telles que la dépression, le traumatisme, les troubles alimentaires ou même des tentatives de suicide. (Regroupement provincial des maisons d'hébergement et de transition pour femmes victimes de violence conjugale de Québec, 2023) Au-delà des victimes directes, les proches, notamment les enfants témoins de la violence, sont également touchés (Lapierre, 2014). Ils peuvent présenter des symptômes traumatiques, rencontrer des difficultés scolaires, développer des problèmes comportementaux, ou être à risque de devenir agresseurs ou victimes dans leurs futures relations.

1.2 La violence conjugale vécue par les femmes noires: d'une analyse individualisée à une analyse en termes de violence structurelle

La recherche sur la violence conjugale au Québec et en Ontario est encore largement centrée sur l'expérience des femmes blanches, laissant peu de place aux études approfondies sur les réalités des femmes racisées. Au sein de la communauté des femmes noires, il est souvent présumé que la violence conjugale se manifeste principalement sous la forme d'agressions physiques, de blessures graves, voire de féminicides. Cependant, la réalité est bien plus complexe : le déséquilibre de pouvoir s'exprime souvent à travers des formes de violence psychologique, impliquant divers mécanismes tels que le contrôle coercitif, la manipulation et la minimisation de la violence (Trajetvi, 2019). L'intersection de leurs multiples identités aggrave les défis auxquels sont confrontées certaines femmes noires victimes de violence conjugale (Corbeil, 2006). Cette intersectionnalité les place dans une situation où elles subissent au moins trois formes d'oppression – sexisme, racisme et colonialisme (Corbeil, 2006) –, voire quatre formes avec l'exploitation liée à la classe sociale, ce qui les rend particulièrement vulnérables et exposées à des risques accrus (Collins, 2016).

L'Organisation des Nations Unies (1993) met effectivement en évidence que « [...] certains groupes de femmes, notamment les femmes appartenant à des minorités et les femmes autochtones, sont particulièrement vulnérables face à la violence. » (s.p.) Cette vulnérabilité est exacerbée par l'accumulation des oppressions subies par les femmes noires qui se heurtent à des obstacles importants pour dénoncer les abus et accéder à des services culturellement adaptés (Crenshaw et Bonis, 2005). L'accès à des ressources sensibles sur le plan culturel est souvent entravé par des déséquilibres de pouvoir avec les professionnel.le.s blanc.he.s (Castro-Zavala, 2020 ; Crenshaw et Bonis, 2005, p. 58). Par conséquent, les femmes victimes de violence conjugale fuient parfois la situation abusive sur le conseil des professionnel.le.s blanc.he.s, mais font ensuite face à la violence post-séparation et à un manque de soutien, engendrant des conséquences profondes (Mélan, 2020). En outre, il y a souvent des barrières linguistiques pour les femmes noires immigrantes qui, lorsqu'elles sont en situation de crise, ne peuvent s'exprimer que dans leur langue maternelle (Corbeil et Marchand, 2006). Or, les services d'interprétation ne sont pas accessibles dans tous les organismes et institutions. Il en va de même pour accéder à un avocat dans le processus de divorce ou pour chercher des services de santé après une agression sexuelle.

D'autres facteurs influencent également leurs choix, notamment la méfiance envers les institutions sociales et pénales, telles que les forces de police et les professionnel.les de la santé et des services sociaux (Maynard, 2018). Selon Statistiques Canada, « les personnes noires étaient parmi les moins susceptibles d'indiquer que la police locale faisait un bon travail quant au traitement équitable des personnes » (Do, 2020).

La société est façonnée par divers groupes sociaux, chacun occupant une place définie en vertu de la dynamique inégale du pouvoir. Howard Becker (1985, p. 41) soutient par exemple que « dans nos sociétés, ce sont les hommes qui établissent les normes pour les femmes. [...] Les Noirs se trouvent soumis aux normes faites pour eux par les blancs. [...] Les classes moyennes élaborent des normes auxquelles les classes populaires doivent obéir ». Les individus au sein des groupes sociaux qui détiennent le pouvoir bénéficient donc de privilèges et contribuent par-là à ériger des structures sociales qui préservent leur domination aux dépens des personnes opprimées (Pullen-Sansfaçon, 2013 ; bell hooks, 1984). C'est ainsi que les violences structurelles prennent forme. En d'autres termes, les femmes noires subissent une oppression historique de la part des hommes, des personnes blanches et des classes aisées. Cet entrecroisement représente l'intersectionnalité des différentes identités sociales qui caractérisent l'expérience de la majorité des femmes noires

(Corbeil, 2006). La violence structurelle peut donc être comprise comme le fait que les femmes noires en situation de violence conjugale sont simultanément confrontées à diverses formes de violence, et que les systèmes sociaux peuvent même être à l'origine de leur victimisation (Lapierre et al., 2014, p. 46).

De plus, Statistiques Canada indique que les « personnes noires sont les plus enclines à signaler avoir fait l'objet de discrimination, et beaucoup d'entre elles perçoivent leur race ou la couleur de leur peau comme étant à la base de cette discrimination » (Do, 2020, s.p.). Les structures sociales régissant l'accès à l'emploi, par exemple, présentent de multiples obstacles qui limitent les opportunités de carrière des femmes noires. D'ailleurs, en lien avec notre sujet de recherche, elles sont souvent contraintes de se conformer aux normes de beauté en matière de cheveux pour avoir une chance d'obtenir un emploi. Ainsi, « lorsqu'elles passent un entretien d'embauche, elles lissent leurs cheveux, car si elles se présentent avec leurs cheveux naturels ou tressés, elles risquent fort de ne pas être retenues » (Collins, 2016, p. 164). Cette contrainte s'étend également aux relations intimes. Il est largement documenté que l'idée de « l'attrait conventionnel » constitue une forme palpable de pouvoir, tant dans les relations intimes que dans les parcours professionnels (Weitz, 2005, p. 673). Les groupes sociaux privilégiés continuent de propager l'idée que les cheveux des femmes noires ne sont ni séduisants ni esthétiquement plaisants (Wingfield, 2005, p. 797). De nombreuses femmes modifient malgré elles leur coiffure dans l'espoir d'attirer un.e potentiel.le partenaire.

Face au manque de soutien et aux difficultés d'accès aux ressources, les femmes noires se retrouvent souvent isolées. Malgré le caractère social de la violence conjugale, elle est souvent traitée de manière individualisée par les victimes elles-mêmes. Selon le dictionnaire Larousse (2023), le terme "individualisé" signifie « adapter quelque chose selon les individus », ce qui implique la personnalisation de caractéristiques générales en fonction d'individus spécifiques. Les caractéristiques sociales, notamment liées à l'identité telle que l'appartenance à la communauté des femmes noires, amplifient les impacts de cette perception d'une individualisation de la violence conjugale au sein de ce groupe (Cardoso, 2017).

En gros, le concept de violence structurelle est important pour les femmes noires, car il influence directement ou indirectement leur vie. Nous comprenons en effet que le monde n'est pas conçu en faveur de la femme noire (Pullen Sans-Façon, 2013; Collins, 2016). Selon l'autrice féministe noire et activiste bell hooks (1984), « le défi réside moins dans l'absence de communauté que dans le

manque d'espaces où les femmes noires peuvent forger leur identité » et s'outiller pour affronter les défis quotidiens (Traduction libre, *ibid*, p. 28). bell hooks (1984) met donc en évidence l'importance de créer des espaces centrés sur les femmes. Pour elle, une fois qu'un tel espace est établi, il ne peut être « maintenu que si les femmes restent convaincues que c'est le seul endroit où elles peuvent se réaliser et être libres » (Traduction libre, *ibid*, p. 28).

Certains lieux tels que les lieux de culte, comme « les églises et les mosquées, ainsi que les salons de coiffure, offrent des points de rencontre réguliers, voire religieux, pour la communauté » (Browne, 2006, p. 1653). C'est pourquoi les femmes noires s'efforcent de se rassembler, cherchant à créer des espaces où elles peuvent trouver une certaine oasis dans cette réalité complexe. Le salon de coiffure constitue l'un de ces espaces privilégiés où les femmes noires développent un entre-soi sécuritaire. L'autrice Ingrid Banks rapporte dans son livre *Hair Matters : Beauty, Power, and Black Women's Consciousness*, que « le salon de beauté, contrairement à l'église, était un lieu où les divisions de classe étaient moins visibles et où les femmes parlaient de choses intéressantes. Il était animé de connaissances et d'histoires qui intriguaient les jeunes filles noires » (2000, p.132). Sans doute plus que d'autres lieux de réunion communautaire, les salons de coiffures réunissent donc les femmes ensemble, par-delà leurs différences.

1.3L'importance des cheveux et de salons de coiffure pour les femmes noires

Selon Ayana D. Byrd et Lori L Tharps, autrices du livre *Hair Story: Untangling The Roots Of Black Hair In America*, « dès le début du 15e siècle, les cheveux étaient porteurs de messages au sein de nombreuses sociétés d'Afrique de l'Ouest. (...) En effet, les cheveux faisaient partie intégrante d'un système de communication complexe » (Traduction libre, 2014, p. 2). Avant la période de l'esclavage, en Afrique de l'Ouest plus spécifiquement, les personnes coiffeuses étaient vues en tant que « maîtres » puisque « dans cette optique culturelle, la tête [était] considérée comme le centre spirituel du corps » (Mbilishaka, 2021, p. 174). Les hommes s'occupaient des cheveux des hommes tandis que les femmes prenaient soin des cheveux des femmes. Byrd et Tharps (2014, p. 5) précisent que « ceux qui se consacraient à la coiffure occupaient une place privilégiée au sein de la communauté. Ces experts du cheveu étaient souvent perçus comme les figures les plus dignes de confiance de la société ». La coiffure était un processus qui pouvait s'étendre sur plusieurs heures, voire plusieurs jours (Mbilishaka, 2021; Byrd et Tharps, 2014). Pendant la période de l'esclavage, toutefois, les femmes comme les hommes noirs ont accordé moins d'attention à

l'entretien de leurs cheveux en raison de leur servitude et du manque de ressources (Thompson, 2009).

Avant la guerre civile aux États-Unis, Byrd et Tharps (2014) rapportent que les Noir.e.s affranchi.e.s de l'esclavage commençaient à s'intégrer dans la sphère publique. Ils s'investissaient dans divers domaines tels que « le droit, l'éducation, l'immobilier, la médecine, les banques et l'entrepreneuriat » (p.70). Parmi les domaines de l'entrepreneuriat, les salons de beauté exclusivement destinés aux personnes blanches étaient les plus lucratifs pour les Noir.e.s, leur permettant d'acquérir des propriétés, de créer de nouvelles entreprises et de contribuer à des œuvres de charité (ibid). Cependant, en raison de l'intersection de « l'oppression sexiste et raciste », les femmes noires rencontraient des obstacles dans l'industrie de la beauté (ibid, p. 71). En fait, « elles étaient forcées de servir des individus de leur propre communauté, en raison de la barrière sociale instaurée par les pratiques de ségrégation qui empêchaient les coiffeuses blanches de s'occuper des client.e.s noir.e.s » (Traduction libre, Smith-Hunter, 2006, p. 9). Cela n'empêchait pas la pratique des coiffeuses noires pour les membres de leurs communautés : « Ces services de coiffure (...) avaient une dimension intime » (ibid, p. 9). À la fin de la guerre civile, la demande pour des femmes noires dans le secteur public des services de la beauté, notamment pour les femmes blanches, a augmenté.

Entre les années 1900 et 1950, les femmes noires ont donc graduellement émergé dans le domaine de la beauté, créant des produits et des espaces, tels les salons de beauté, au sein de leur propre communauté. Ces salons ont développé une gamme variée de services adaptés à des besoins capillaires spécifiques (Banks, 2000). Les fameuses Annie Turnbo Malone et Madam C. J. Walker ont créé des produits qui, contrairement à ceux proposés par les commerçants blancs, étaient le fruit de l'expérience des femmes noires. Elles ont développé leur succès en utilisant leurs propres produits pour favoriser la croissance et la vitalité de leurs cheveux (ibid, p.76).

Dans la même optique, la communauté noire canadienne a également pu bénéficier de produits conçus pour répondre à ses besoins spécifiques. Dans son ouvrage intitulé *The Politics of Black Women's Hair*, la sociologue noire Althea Prince souligne qu'en 1970, Bervely Mascoll, une Canadienne d'origine africaine venant de la Nouvelle-Écosse, mais résidant à Toronto, a créé son entreprise en vendant des produits capillaires et de beauté destinés aux femmes noires. Face au manque de produits et de ressources adaptés aux personnes noires au Canada, elle s'est associée à la compagnie Johnson pour devenir sa représentante au Canada. À cette époque, la demande était

forte en raison de l'afflux d'immigrant.es en provenance d'Afrique, des Caraïbes et d'Angleterre. La compagnie de Mascoll valait plusieurs millions de dollars (Prince, 2009, p.25).

Ainsi, les salons de beauté exclusivement destinés aux femmes noires ainsi que les studios à domicile ont pu utiliser ces produits, créant graduellement des espaces de rassemblement et de socialisation au sein des communautés noires. Ces entrepreneuses accordaient une grande importance dans le fait de redonner à leur communauté. Leur vision partagée était que plus les gens consommaient leurs produits, plus la communauté se développait en ressources et en soutien. Cela a renforcé les liens au sein de la communauté noire et a contribué à son émancipation économique et sociale (Banks, 2000, p. 79).

De fait, la chercheuse Rose Weitz (2001) a mené une recherche sur le pouvoir détenu par les femmes en lien avec leurs cheveux. Elle avance l'idée que les cheveux des femmes occupent une place centrale dans leur position sociale, et elle explore la manière dont les femmes les utilisent pour acquérir du pouvoir. Elle analyse les avantages et les limites de leurs stratégies (traduction libre, p. 667). Weitz souligne que les normes de beauté privilégient ce qui est perçu comme plus « féminin » et « attirant », à savoir les cheveux longs, bouclés ou ondulés, de préférence blonds (Banks, 2000, p.2). Elle met en évidence que ces normes excluent les cheveux crépus, tels que ceux des personnes noires ou juives (traduction libre, Weitz, 2001, p. 672).

En effet, plus le corps est « docile », plus il est favorisé, et le contraire est également vrai (Foucault, 1979, p. 104). Les cheveux naturellement crépus des femmes noires, qu'ils soient en style afro, en dreadlocks ou tressés, ne correspondent pas à l'idéal de soumission et sont considérés comme "à l'opposé de l'idéal" (Wingfield, 2005, p. 797). Selon Cynthia L. Robinson, « le lien entre les cheveux et la beauté s'entrecroise avec la race et le sexe, ce qui pèse particulièrement sur les femmes, dont la texture des cheveux naturellement crépus, se situe au bas de l'échelle de la beauté » (2011, p.358).

C'est pourquoi les salons de coiffure spécialisés dans les textures de cheveux des femmes noires jouent un rôle essentiel. Dans son livre, Althea Prince raconte une anecdote sur l'importance pour elle et les femmes noires d'aller chez la coiffeuse :

Je n'ai pas décidé de mon propre chef d'aller chez la coiffeuse : une amie a eu pitié de moi. Un jour, assise à côté de moi dans mon bureau, elle a bien vu le désordre qui régnait derrière ma tête et m'a dit gentiment, en souriant, et en me touchant le bras : "Puis-je te présenter ma coiffeuse ?" Je me suis donc retrouvée dans un salon de coiffure toutes les deux semaines pour m'occuper de ma tête (2009, p. 124).

En recourant aux services et soins de beauté, les femmes noires trouvent un moyen d'être socialement perçues comme « normales » et ont l'opportunité de sortir de la marge pour occuper une place centrale, conformément aux suggestions de bell hooks (1984). Plus encore, l'étude de Jo Little intitulée *Pampering, well-being and women's bodies in the therapeutic spaces of the spa* fait valoir que « la naturalisation inévitable de la vie contemporaine de la femme » fait en sorte qu'elle est plus à risque d'être stressée dû aux défis de concilier la famille et le travail (2013, p. 44). Il ajoute que « l'importance de la relaxation, de l'éloignement de la « vie normale » et du temps consacré à soi [sont les] principaux facteurs de motivation pour les visites des femmes dans les instituts de beauté et en particulier, pour leur participation aux soins de beauté » (Traduction libre, Jo Little, 2013, p. 43). Les salons de coiffure deviennent ainsi un lieu de retrait de leurs tracasseries qui permettent aux femmes de reprendre un peu de pouvoir sur elles-mêmes.

Aujourd'hui, les cheveux des personnes noires conservent leur importance dans l'expression de leur identité. La maîtrise de la manipulation capillaire est une manière de faire valoir sa personnalité à travers ses cheveux. C'est dans cette optique que les coiffeuses noires jouent un rôle fondamental au sein des communautés noires. En proposant des services de coiffure spécialisés et en créant des styles uniques, les coiffeuses noires ne se contentent pas de se consacrer à l'esthétique (Byrd et Tharps, 2014). Elles offrent également un espace sécuritaire aux femmes noires. Ces espaces, gérés par les coiffeuses, peuvent être des lieux d'échanges et de soutien pour les femmes, des lieux où sont abordées diverses problématiques, comme celle de la violence conjugale.

1.4 La recension des écrits et la pertinence sociale de la problématique

Nous avons vu que les femmes noires endurent de multiples oppressions systémiques et structurelles qui les marginalisent. Lorsque la violence conjugale s'ajoute à leur réalité, elles sont alors exposées à des conséquences potentiellement sévères. C'est dans ce contexte que le salon de coiffure peut se transformer en une oasis sécuritaire afin de dévoiler leurs difficultés et de trouver de l'aide.

Les salons de coiffure spécifiquement dédiés aux femmes noires sont largement répandus et faciles d'accès. Les rendez-vous dans ces salons peuvent varier en durée, allant de 45 minutes à cinq heures, selon la complexité des cheveux (Linnan et Ferguson, 2007). Alors qu'Althea Prince mentionne que le temps passé au salon de coiffure pourrait poser un problème pour certaines

femmes, ce qui pourrait les emmener à envisager d'autres options pour leurs soins capillaires, Banks relève pour sa part que « [c]es salons ne semblent pas nécessairement ressentir de pertes en termes d'affluence et de revenus, car de nombreuses femmes noires, y compris celles de la classe moyenne, continuent de les fréquenter » (2000, p.132). Cette réalité résonne particulièrement avec les personnes qui ont besoin de s'habituer à un environnement avant de parler d'elles-mêmes. Les salons de beauté peuvent alors se transformer en des espaces où les femmes, à force d'y passer du temps, se sentent plus à l'aise de discuter de la violence conjugale qu'elles subissent.

Si la littérature souligne le rôle central que jouent les salons de coiffure dans la vie des femmes noires, il n'y a pas encore d'études centrées sur la perception des coiffeuses noires concernant leur rôle face au dévoilement de violences conjugales par leurs clientes, spécifiquement dans les provinces de l'Ontario et du Québec.

On trouve néanmoins certaines initiatives mises en place pour former les professionnelles de la coiffure à la prévention de la violence conjugale. En effet, un programme canadien inspiré d'une initiative américaine a été instauré par le *Centre for Research & Education on Violence Against Women & Children*, sous le nom de *Cut it out*. Son objectif était de mobiliser les salons de beauté dans la lutte contre la violence conjugale (Cut it out, 2022). Ce programme n'est pas destiné exclusivement aux communautés noires, mais il offre aux professionnel.les de la beauté les outils nécessaires pour identifier les signes de violence chez leurs clientes, répondre à leurs besoins plutôt que les ignorer, et les orienter vers des ressources communautaires et institutionnelles (Cut it out, 2022). Il est développé en partenariat avec l'initiative Voisins, Amis et Familles (Neighbours, Friends and Families, 2022). Cette dernière, qui était une initiative traduite en français, est pilotée par l'Action ontarienne contre la violence faite aux femmes (AOcVF) et s'appelle désormais Voir La Violence. L'objectif de ce programme est de devenir une référence en matière de ressources sur la violence faite aux femmes au sein de la communauté, et il vise principalement les membres de la communauté plutôt que les professionnel.les en intervention. Le programme reconnaît que les premiers signes de violence peuvent se manifester de manière sournoise et que ce sont souvent les voisins, les amis et la famille qui ont l'opportunité de les détecter en raison de leur proximité avec les femmes en situation de violence conjugale. À notre connaissance, aucune évaluation de ce programme n'a encore eu lieu.

Le deuxième programme est *Shear Haven*. Susanne Post, co-fondatrice de *Shear Haven*, est une coiffeuse blanche qui, motivée par sa propre expérience en tant que survivante de violence

conjugale, a créé ce programme destiné aux professionnel.les de la coiffure. *Shear Haven* est une initiative soutenue par YWCA Nashville & Middle Tennessee aux États-Unis (Perham, 2022). La formation de 25 minutes, qui n'est pas spécifiquement destinée à des coiffeuses noires desservant des clientes noires, vise à sensibiliser les personnes coiffeuses aux signes de maltraitance ainsi qu'aux ressources disponibles pour aider les victimes de violence conjugale (Hickey, 2022) :

Le programme de sensibilisation à la violence conjugale de *Shear Haven* vise à équiper les stylistes avec les connaissances et les outils nécessaires pour identifier les signes de violence conjugale. Il les prépare également à gérer avec succès les conversations avec les clients potentiellement en danger et à partager des ressources qui peuvent les aider à assurer leur sécurité. Cette initiative témoigne de l'engagement de Susanne à utiliser son expérience personnelle pour créer un impact positif en éduquant et en fournissant des ressources aux professionnels de la coiffure, qui sont souvent en position privilégiée pour remarquer et intervenir dans les cas de violence conjugale (Ibid, traduction libre).

Le dernier programme, *PsychoHairapy*, a été conçu par Anita Mbilishaka, une psychologue clinicienne africaine-américaine, spécialiste en coiffure pour cheveux naturels des personnes noires, et historienne du cheveu (De Felicis, 2023). Face à un besoin d'approches accessibles et culturellement adaptées pour les femmes noires en détresse mentale, Mbilishaka a élaboré ce programme afin de former les professionnel.les de la coiffure à offrir du « microcounseling à leurs clients et à leur famille pendant leurs sessions de coiffure » (Barlow, 2021) Il est vrai que ce programme n'est pas conçu pour la violence conjugale et est américain, mais il prévoit des outils afin que les professionnel.les de la beauté desservant leur clientèle noire puissent détecter ce qui peuvent être des signes de la violence.

La formation, destinée aux professionnel.les de la beauté, se déroule sur 12 heures et termine avec une certification (Mbilishaka, 2021). Elle peut être suivie individuellement ou en groupe. Elle se compose de trois modules : une mise en contexte historique de la coiffure pour les Noir.e.s, la reconnaissance des signes et symptômes des troubles mentaux au sein des communautés noires, et l'acquisition de compétences en microcounseling, avec l'acronyme « H.A.I.R. » (De Felicis, 2023). Le "H" signifie *harm to self or other* (risque pour soi ou autrui), le "A" pour *active listening* (écoute active), le "I" pour *imparting information* (transmission d'informations) et le "R" pour *referral* (l'orientation vers des ressources communautaires appropriées). Chaque professionnel.le

certifié.e reçoit également un répertoire des services de santé mentale près de son lieu de travail afin de faciliter le processus de référence (Ibid; Barlow, 2021).

En gros, la création de tels programmes démontre le besoin, au sein de l'industrie de la beauté, de diriger les client.e.s vers des ressources professionnelles adéquates. Pour nous aider à saisir les perceptions qu'ont les coiffeuses noires de leur éventuel rôle de soutien auprès de leurs clientes noires victimes de violence conjugale, voyons les cadres théoriques du féminisme intersectionnel et du féminisme noir. Ces éléments nous aideront à mieux saisir et analyser le propos des coiffeuses qui ont participé à cette recherche.

CHAPITRE 2 : LE CADRE THÉORIQUE

Cette étude explore le rôle des coiffeuses noires dans la prévention de la violence conjugale vécue par leurs clientes noires. Les femmes noires sont donc positionnées au cœur de cette recherche, valorisant leurs expériences, pensées et identités. La problématique se focalise ainsi sur les dimensions de race, de sexe et de classe pour comprendre pleinement la réalité des coiffeuses noires et de leurs clientes. Ce chapitre présente le cadre théorique choisi pour traiter ce sujet : le féminisme intersectionnel et le féminisme noir. Il souligne deux enjeux d'importance pour les femmes noires, soit le stéréotype de la femme forte et la respectabilité politique.

2.1 Le féministe intersectionnel

L'auteure féministe noire bell hooks affirme qu'il y a des groupes sociaux qui, avec l'aide d'idéologies, parviennent à maintenir leurs privilèges au détriment des groupes opprimés (Pullen-Sansfaçon, 2013; hooks, 1984, p. 118, Clair, 2016, p.80). Les idéologies en question qui oppriment les femmes noires sont le classisme, le sexisme, le racisme, le colonialisme et, pour celles que cela concerne, le cisgenrisme et l'hétérosexisme (Pullen-Sansfaçon, 2013). Dans le contexte de l'intersectionnalité, ces idéologies et les inégalités qui les accompagnent ne fonctionnent pas isolément. Ce concept aide à comprendre que les systèmes d'oppression sont imbriqués et se renforcent mutuellement. En fait, la juriste noire Kimberly Crenshaw définit le concept comme suit :

L'intersectionnalité structurelle fait référence à la manière dont les femmes de couleur se situent dans des structures de subordination qui se chevauchent. Tout désavantage ou handicap particulier est parfois aggravé par un autre désavantage émanant ou reflétant la dynamique d'un système de subordination distinct. Une analyse sensible à l'intersectionnalité structurelle explore la vie de ceux qui se trouvent au bas de multiples hiérarchies afin de déterminer comment la dynamique de chaque hiérarchie exacerbe et aggrave les conséquences d'une autre. Les conséquences matérielles de l'interaction de ces multiples hiérarchies dans la vie des femmes de couleur constituent ce que j'appelle l'intersectionnalité structurelle (Crenshaw, 2014, p. 249).

D'ailleurs, Crenshaw a théorisé l'intersectionnalité dans le but de faire valoir la vulnérabilité particulière des femmes noires en situation de violence conjugale (Corbeil et Marchand, 2006, p. 46). Cette vulnérabilité est due au fait que « considérant le sexe, l'ethnicité et la classe sociale [, les femmes noires] auraient un statut inférieur à tous les autres groupes de la société » (hooks,

1984). Pour obtenir ce à quoi elles ont droit, elles doivent donc braver plusieurs barrières systémiques (Crenshaw, 2005, p. 70). Selon Crenshaw et Bonis (2005, p. 51), et tels que mentionné plus tôt, « la localisation des femmes de couleur à l'intersection de la race et du genre rend [leur] expérience réelle de la violence, du viol et des mesures pour y remédier, qualitativement différente de celle des femmes blanches ».

Le féminisme intersectionnel s'avère donc pertinent, dans cette recherche, afin de bien comprendre que les femmes noires se situent à l'intersection de plusieurs systèmes d'oppression et que cela peut les empêcher de recourir aux services généralement utilisés par les femmes blanches pour se sortir de leur situation de violence conjugale. Toutefois, il est aussi impératif d'approfondir le féminisme noir, lequel met encore plus en évidence le caractère singulier des réalités vécues par les femmes noires.

2.2 Le féministe noir

Comme mentionné précédemment, les cheveux occupent une place symbolique et identitaire profonde dans la vie des femmes noires. Dans son livre *Hair Matters* cité plus haut, Banks (2000) a recueilli les témoignages de femmes noires, les interrogeant sur le rapport qu'elles entretiennent avec leurs cheveux, et les mettant en relation avec les influences culturelles et les mouvements sociaux de leur époque. Pour enrichir son analyse, elle s'est appuyée sur les écrits de féministes noires telles que Patricia Hill Collins, bell hooks et plus encore, mettant ainsi en lumière la pensée authentique et singulière des femmes noires. Inspirée par cette démarche, cette recherche veut emprunter une voie similaire en mettant au centre de l'analyse les perceptions des coiffeuses noires.

L'afroféministe Sueli Carneiro définit le féminisme noir comme étant « ancré dans des sociétés multiraciales, pluriculturelles et imprégnées de racisme. » Pour elle, l'essence même de ce mouvement est de se pencher sur le racisme et son influence sur « les dynamiques de genre, car dans nos sociétés, c'est le racisme qui définit la hiérarchie de genre » (Carneiro, 2005, p.28). Ainsi, le féminisme noir a été élaboré dans le but de valoriser et amplifier la voix des femmes noires sur plusieurs dimensions. La première dimension fut la reconnaissance des identités intersectionnelles (Crenshaw, 2005; Collins, 2016). Comme l'exprime si bien la féministe noire Mikki Kendall : « Mon féminisme ne se concentre pas sur ceux qui sont à l'aise avec le statu quo, car cette approche ne saurait jamais aboutir à une véritable équité pour des femmes comme moi » (Kendall, 2021).

La deuxième dimension par laquelle le féminisme noir a pu valoriser la voix des femmes noires fut par l'élargissement du discours féministe (hooks, 1984). En effet, le féminisme noir a joué un rôle important et continue de jouer un rôle d'importance en remettant en question les limites du féminisme traditionnel, lequel tend à négliger les expériences spécifiques des femmes de couleur, surtout sur la question « du pouvoir et des politiques » (hooks, 1984, p.). En donnant la parole aux femmes noires et en mettant les femmes noires en position de leadership dans les mouvements sociaux (Richie, 2008, p.1137), le féminisme noir a élargi le discours féministe, le rendant plus inclusif et diversifié. Par exemple, la notion de *Sisterhood* (« fraternité » entre femmes) est centrale lorsqu'il s'agit d'évoquer la solidarité et la sécurité ressenties par les femmes noires au sein des salons de coiffure. Comme évoqué précédemment, il est essentiel pour ces femmes d'avoir des lieux sûrs pour se retrouver. Mais ce qui distingue ces espaces des cercles féministes plus traditionnels, c'est précisément cette notion profonde de *Sisterhood*. L'auteur bell hooks (1984) soutient que l'objectif du féminisme noir ne réside pas dans l'occupation des espaces avec des sentiments anti-hommes. Au contraire, il s'agit de s'unir dans la diversité et de reconnaître et respecter les intérêts, les croyances et les différences individuelles de chaque femme.

Enfin, la troisième dimension sur laquelle a agi le féminisme noir fut la reconnaissance des enjeux spécifiques auxquels font face les femmes noires en raison de l'encroisement de leurs multiples identités. Grâce au féminisme noir, on comprend que ce que les femmes noires expérimentent ne doit plus être invisibilisé ou simplifié (Richie, 2008). Au contraire, leurs réalités doivent être reconnues car dès leur jeune âge, les femmes noires sont confrontées à de nombreux stéréotypes et à des moyens de « *coping* », ce qui a une influence significative sur la façon dont elles sont perçues dans la société (Kendall, 2021, p.86).

À cet effet, rappelons avec Patricia Hill Collins (2016, p. 40) que « l'idéologie repose sur un ensemble d'idées qui reflètent les intérêts de certains groupes sociaux » et que les idéologies se présentent comme « naturelles, normales et inévitables » (ibid). Collins (2016) explique que pour maintenir la femme noire dans le silence et la soumettre à une oppression continue, les idéologies comme le sexisme et le racisme ont créé dans leur sillage des « archétypes normatifs » (Collins, 2016, p. 40), lesquels se manifestent sous forme de stéréotypes négatifs. Dans les paragraphes suivants, nous mettons en lumière le stéréotype de la femme forte ainsi que l'idée de respectabilité politique.

2.2.1 La femme forte

Collins affirme que « plusieurs femmes noires ne sont pas vues comme des témoins crédibles pour [leurs] propres expériences » (Traduction libre, 2002, p. 255). Dès leur jeune âge, il y a une présomption selon laquelle « les femmes noires [sont] censées être plus résistantes que les femmes blanches, ce qui signifie [que les femmes noires seraient] faites pour affronter les abus et l'ignorance lorsqu'elles demandent de l'aide, et que [leur] besoin de soins ou d'attention serait moins pressant » (Kendall, 2021, p. 5). bell hooks (1984) a également écrit sur la façon dont le stéréotype de la femme forte peut avoir des conséquences négatives pour les femmes noires. Dans son livre intitulé *Feminist Theory : From margin to center*, elle met en lumière comment ce stéréotype sexiste et raciste peut créer des pressions et des attentes démesurées sur les femmes noires, les poussant à porter « le fardeau de la résistance et de la résilience face à l'oppression et aux injustices systémiques » (1984, p. 13). Elle explique la manière particulière dont le stéréotype raciste à l'endroit des femmes noires imprègne les structures sociales :

Les stéréotypes racistes de la femme noire forte et surhumaine sont des mythes opérants dans l'esprit de nombreuses femmes blanches, ce qui leur permet d'ignorer la mesure dans laquelle les femmes noires sont susceptibles d'être victimes dans cette société et le rôle que les femmes blanches peuvent jouer dans le maintien et la perpétuation de cette victimisation. (...) En projetant sur les femmes noires un pouvoir et une force mythiques, les femmes blanches promeuvent une fausse image d'elles-mêmes en tant que victimes passives et impuissantes et détournent l'attention de leur agressivité, de leur pouvoir, de leur volonté de dominer et de contrôler les autres (hooks, 1984, p. 13 et 14).

Concernant la violence conjugale, le stéréotype de la femme forte représente un obstacle majeur pour les femmes noires. Cette image stéréotypée peut en effet les rendre invisibles aux yeux de la société lorsqu'elles subissent de la violence. Par peur de déconstruire cette image de résilience et de force, certaines pourraient renoncer à demander de l'aide ou à dénoncer les abus (Kendall, 2021; Barlow, 2022). Mikki Kendall, dans son ouvrage *Hood Feminism : Notes from the Women that a Movement Forgot*, évoque sa propre expérience en violence conjugale. Elle raconte qu'en raison de son passé militaire (2021, p. 24), elle n'était pas « la victime parfaite ». Après avoir été frappée par son ex-mari, elle lui a aussi rendu un coup. Elle dit toutefois avoir pris conscience qu'elle était vraiment dans une situation dangereuse lorsqu'elle s'est retrouvée enfermée, entendant son ex-mari tenter de défoncer la porte. Les voisins ont dû faire intervenir la

police militaire. L'intervention initiale a conclu que c'était une « agression mutuelle », mais le superviseur a rectifié qu'il s'agissait, selon lui, « davantage d'une légitime défense » due à la différence de taille et de force entre les deux parties (Ibid).

On comprend par cet exemple qu'en tant que femme noire, militaire en plus, il a fallu deux verdicts pour que sa situation de violence conjugale soit véritablement prise au sérieux. Il est donc important de briser les stéréotypes dégradants comme celui de la femme forte pour reconnaître pleinement la diversité et la complexité des expériences des femmes noires, pour intervenir plus tôt lorsqu'elles sont victimes de violence conjugale et pour les croire sans présumer que leur résilience saura « sauver [leur] vie » (Kendall, 2021, p. 29).

2.2.2 La notion de respectabilité politique

Le concept de respectabilité politique s'est développé entre les années 1880 et 1920, notamment au sein des églises baptistes. Il visait à encourager, parmi la communauté afro-américaine, des valeurs telles que « la tempérance, la propreté personnelle et matérielle, l'économie, la politesse et la pureté sexuelle » (Traduction libre, Harris, 2003, p. 213). Pour les femmes noires, souvent considérées comme marginales (bell hooks, 1984), la respectabilité servait de critère d'admission, établissant un standard comportemental pour accéder au respect et à la citoyenneté pleine et entière (Harris, 2003, p.213). Elles étaient ainsi incitées à se conformer à certains standards, y compris dans la manière de coiffer leurs cheveux. Cette notion n'est pas exclusive aux États-Unis : Cheikh Anta Babou note qu'« en Afrique, des cheveux négligés sont souvent synonymes de maladie mentale, de deuil ou de désintégration sociale » (2008, p. 4). Cette perception est également présente au sein de la communauté noire au Canada.

Pour le dire autrement, la beauté des femmes noires a une dimension politique (Kendall, 2021; Banks, 2000; Collins, 2014). De nombreuses politiques institutionnelles cherchent à uniformiser l'apparence des femmes noires pour qu'elles correspondent à des standards de beauté établis (Byrd et Tharps, 2014). Aux États-Unis, dans de nombreuses écoles, privées ou publiques, « des cheveux moins afrotexturés sont implicitement associés à la réussite. Tant et si bien que certains établissements, scolaires ou professionnels, limitent l'accès en fonction de cette norme capillaire » (Kendall, 2021, p. 108). Les autrices Byrd et Tharps (2014) nous rappellent que, dès le plus jeune âge, les filles sont confrontées à de la discrimination liée à leurs cheveux à l'école : « elles se voient

souvent contraintes de les justifier, de les expliquer, et même parfois de s'excuser de leur nature capillaire » (Ibid, p.137). L'accès à un salon de coiffure pour se conformer devient alors une question de moyens financiers, introduisant un enjeu de classe en plus de ceux de race et de genre. Ces jeunes filles grandissent avec cette pression sociale, ressentant le besoin de manipuler leurs cheveux pour être acceptées (Robinson, 2011). Très tôt, elles sont confrontées à l'objectification de la femme noire, perçue comme "l'Autre" (Collins, 2016, p. 134). L'écart par rapport aux normes établies les marginalise, renforçant ainsi les stéréotypes négatifs et les perceptions archétypales à leur égard (Ibid).

En gros, Mikki Kendall indique que « les efforts des femmes noires sont souvent réduits ou stigmatisés comme étant "ghetto" ou futiles par ceux qui valorisent avant tout la respectabilité » (2021, p.79). Toutefois, il est essentiel de souligner qu'« aucune femme ne devrait devoir correspondre à un idéal de respectabilité pour être valorisée » (ibid, p.4) et devrait avoir sa place légitime dans la société.

Le féminisme noir, en plus de mettre de l'avant la pensée intersectionnelle, insiste sur la prégnance du racisme anti-Noir.e.s dans nos sociétés. Il permet ainsi de mettre en lumière et de contester le stéréotype de la femme forte ainsi que l'idéal de respectabilité politique auxquels sont confrontées les femmes noires tant au sein de la société dans son ensemble qu'au sein de leur communauté. Si le féminisme intersectionnel aide à comprendre que plusieurs catégories de femmes, notamment les femmes noires, se trouvent au confluent de multiples systèmes d'oppression, le féminisme noir aide pour sa part à reconnaître le vécu spécifique des femmes noires.

Ces cadres théoriques du féminisme intersectionnel et du féminisme noir sont donc utiles non seulement pour comprendre en quoi un lieu comme les salons de coiffure pour femmes noires peut devenir stratégique pour les femmes noires victimes de violence conjugale qui subissent par ailleurs toutes sortes de discriminations, mais aussi pour saisir le rôle que les coiffeuses noires, dans un tel contexte d'oppressions multiples à l'endroit de leurs clientes comme à leur propre endroit, peuvent être appelées à se donner, notamment en termes de sororité.

CHAPITRE 3 : LA MÉTHODOLOGIE

Le projet de recherche met en lumière les coiffeuses noires et leur rôle dans la prévention de la violence conjugale dans la vie de leurs clientes noires ainsi que leur rôle de soutien lorsque surgit un dévoilement de violence conjugale dans leur salon. C'est dans cette optique que nous avons emprunté une méthodologie qualitative, soit la technique de collecte de données par entretiens semi-dirigés. Ainsi, ce chapitre présentera la position de la chercheuse principale, la méthode de recherche, la population ciblée, le processus de recrutement et les enjeux éthiques.

3.1 Le positionnement féministe

En 1987, Sandra Harding a écrit sur le sujet de la méthodologie féministe, soulignant que les recherches en sciences sociales traditionnelles étaient menées « selon le point de vue de l'homme blanc occidental et bourgeois » (Harding, 1987, p.6). Elle suggère que la simple inclusion des femmes dans la contribution du savoir ne suffit pas à surmonter l'invisibilité de leurs écrits. En effet, ces dernières restent selon elle souvent confrontées au fait de ne pas pouvoir exposer ouvertement certains thèmes féminins, tels que la sexualité ou la contraception (Ibid, p.4). Dans un même ordre d'idées, il faut reconnaître, d'un point de vue épistémologique, que les femmes noires ne doivent pas être uniquement perçues comme des victimes de la domination masculine et patriarcale, bien que celle-ci soit source de multiples oppressions, dont la violence conjugale, mais aussi de la domination des blancs. Si les femmes blanches sont invisibilisées par rapport aux hommes blancs dans la production de connaissances, on peut donc supposer que les femmes noires le sont encore plus. C'est pour cela que Patricia Hill Collins évoque le « risque » associé à l'étude des vécus des femmes noires, dû à l'invisibilisation de leurs recherches (Ibid, 2002, p. 267). L'autrice afroféministe promeut ainsi le développement de la pensée féministe noire.

Dans les recherches féministes, il est important de faire valoir son positionnement face au sujet de la recherche (Hesse-Biber, 2007, p. 117). Harding mentionne le fait que « les croyances et les comportements du chercheur font partie des preuves empiriques pour (ou contre) les affirmations avancées dans les résultats de la recherche » (Harding, 1987, p. 9). En fait, il est important d'explorer la notion de la réflexivité, qui est le processus par lequel « un chercheur reconnaît, examine et comprend comment ses propres antécédents sociaux et hypothèses peuvent intervenir dans le processus de recherche » (Hesse-Biber, 2007, p. 129). Identifier sa proximité au

sujet de recherche, introduire « cet élément "subjectif" dans [la recherche,] augmente en fait l'objectivité du chercheur et diminue l'"objectivisme" qui cache ce type de preuves au public » (Harding, 1987, p. 9) en dépit du fait que plusieurs théories et savoirs conventionnels peuvent prétendre le contraire (Collins, 2002, p. 270).

Dans ce même ordre d'idée, en écrivant ce mémoire, je ne peux prétendre être neutre dans ma posture puisque je suis une femme noire, détentrice d'un diplôme professionnel en coiffure et travailleuse sociale, principalement dans le domaine de la violence faite aux femmes. La motivation première de cette étude provient d'expériences personnelles où des clientes en coiffure m'ont confié des situations critiques, comme des tentatives de suicide ou des épisodes de violence conjugale. Étant une femme outillée avec une formation en intervention féministe intersectionnelle et structurelle sur la violence conjugale et d'autres enjeux de santé mentale, je sais comment aborder ces sujets délicats et assurer un plan de sécurité avec mes clientes. Cela m'a amenée à m'interroger : comment réagissent les coiffeuses confrontées à de telles confidences sans avoir reçu de formation en la matière et quelle est la perception de leur rôle dans de telles situations?

Nous avons mentionné qu'il y avait un vide dans la littérature sur le sujet du rôle des coiffeuses noires dans la prévention de la violence conjugale de leurs clientes noires. En adoptant un positionnement féministe, c'est l'occasion pour moi « d'historiser [mon objet] de recherche, de [me] situer socialement, et d'admettre que c'est souvent d'abord en raison des contraintes sociales qui pèsent sur [ma propre vie que je vise] à répondre à ce qui est un problème pour [moi] » (Clair, 2016, p.71). Le problème en question, c'est le fait que les clientes noires passent beaucoup de temps dans les salons de coiffure (Browne, 2006, p.1652). Pour celles qui subissent de la violence conjugale, leur coiffeuse noire peut ou pourrait être une source d'accompagnement.

3.2 La méthodologie qualitative

La méthodologie qualitative, selon Hervé Dumez (2013), repose sur la manière dont la personne chercheuse analyse « les acteurs comme ils agissent » (p. 30). Cet auteur dit aussi que cette méthodologie « [s'appuie] sur le discours de ces acteurs, leurs intentions (le « pourquoi » de l'action), les modalités de leurs actions et de leurs interactions (le « comment » de l'action) » (ibid). Cette forme d'analyse est aussi un bon moyen pour « réduire le volume de l'information [et] séparer ce qui est banal de ce qui est important » (Anadón et Savoie-Zajc, 2009, p.16). En

gros, la recherche qualitative a pour but de comprendre « un phénomène complexe » à partir de l'optique du participant et du chercheur par l'entremise d'une conversation (Imbert, 2010, p.25). Il y a trois formes d'entretien qualitatif, soit l'entretien dirigé, semi-dirigé et libre (Ibid, p.24). Ils ont chacun leurs raisons d'être et leur utilisation dépend de l'objectif de recherche.

3.3 La technique de collecte de données : l'entretien semi dirigé

La collecte des données a été réalisée à travers la méthode de l'entretien semi-dirigé. Tout d'abord, l'entretien semi-dirigé est une méthode moins rigide que l'entretien dirigé, mais plus structurée que l'entretien libre (Mayer et St-Jacques, 2000). Elle est accompagnée d'un guide d'entretien avec des questions qui n'ont pas forcément pour but de se faire répondre dans un ordre précis, mais qui devront avoir été couvertes après l'entretien (Hesse-Biber, 2007, p. 115). Jean-Christophe Vilatte (2007) décrit bien dans quelle optique l'entretien semi-dirigé a été utilisé dans le cadre de ce projet de recherche. Il dit qu'avec l'entretien semi-dirigé, il « s'agit de donner la parole à l'autre afin de mieux connaître sa pensée, de l'appréhender dans sa totalité, de toucher au vécu de l'autre, à sa singularité, il s'agit de toucher à l'autre dans son historicité » (Vilatte, 2007, p. 4).

Dans l'épistémologie féministe noire, l'utilisation du dialogue est un mode de production de savoirs considérés alternatifs, c'est-à-dire marginaux (car peu étudiés, laissés-pour-compte), mais importants. De plus, le dialogue nourrit l'esprit de « communauté » et l'« empowerment » (Collins, 2016, p.398). Patricia Hill Collins (2016) explique que « le rôle central des femmes noires dans les familles, les églises et les autres organisations communautaires [telle que les salons de beauté] appuie cet appel au dialogue comme dimension de l'épistémologie féministe noire » (p.399). En gros, puisque l'épistémologie féministe noire présente le dialogue comme production de savoirs qui sont peu explorés dans l'épistémé classique, ce projet de recherche a emprunté la forme d'un dialogue par le biais d'entretiens semi-dirigés entre la chercheuse - une femme noire, travailleuse sociale et coiffeuse de formation – et des coiffeuses noires en vue d'une collaboration à la production de savoirs méconnus. Puisqu'il est important pour les femmes noires d'avoir des espaces afin qu'elles puissent s'exprimer librement, plusieurs entretiens ont d'ailleurs eu lieu dans le salon des participantes pendant qu'elles coiffaient la chercheuse. En étant dans leur lieu habituel et en empruntant les mêmes gestes qu'avec leurs clientes, cela a permis de mettre à l'aise les

participantes. Cela nous a par ailleurs permis d'observer leur environnement ainsi que la manière avec laquelle elles entrent sans doute en interaction avec leurs clientes.

3.4 La population cible et le recrutement

La population ciblée par cette recherche est donc les coiffeuses noires. Le processus a débuté une fois le certificat d'approbation éthique obtenu. Il a été fait par l'entremise d'une affiche qui a été mise sur les réseaux sociaux Facebook et Instagram de la chercheuse principale ainsi que sur les pages Facebook considérées pertinentes, comme My Melanin Beauty Care Ottawa, Black Ottawa Connect, et Black Business Atlas inc. Nous avons également contacté des salons de coiffure par courriel avec une lettre de recrutement (Annexe 2), l'affiche (Annexe 1) et le certificat éthique approuvé. Ces modes de recrutement étaient faisables et pertinents, car nous cherchions à approcher des professionnelles. L'objectif du recrutement dans la recherche féministe, selon Sharlene Nagy Hesse-Biber, est « d'examiner un "processus" ou des "significations" que les individus attribuent à leur situation sociale donnée, et pas nécessairement de faire des généralisations » (Traduction libre, 2007, p.119). Les critères d'inclusion des coiffeuses qui ont été invitées à participer à ce projet sont les suivants : s'identifier au genre féminin; s'identifier comme Noire; être âgée de 18 ans et plus ; être en mesure de communiquer en français ; avoir un permis de coiffure au Québec ou en Ontario et offrir des services aux personnes noires s'identifiant au genre féminin. Prenant en compte la nature de ce projet de recherche, le recrutement des participantes s'est fait selon le principe de « première arrivée, première servie ».

Concernant le profil sociodémographique des coiffeuses ayant participé à notre étude, nous limiterons les détails pour préserver leur anonymat. Au cours de la phase de recrutement, 11 coiffeuses noires des provinces de l'Ontario et du Québec se sont manifestées à travers les différents groupes des médias sociaux cités plus haut, mais seulement quatre correspondaient aux critères de recrutement. Nous leur avons donné les pseudonymes de Naomie, Débora, Candace et Esther. Deux d'entre elles exercent depuis leur domicile tandis que les deux autres possèdent leur propre salon. Leur expérience varie : une cumule plus de 20 ans d'expérience, une autre plus de 10 ans, tandis que les deux restantes ont moins de 10 ans d'expérience. Sur le plan familial, deux sont mariées avec enfants, une est célibataire avec enfants, et la dernière est célibataire sans enfants. En ce qui a trait à leur formation, seule une a suivi une formation dans une école de coiffure, deux ont été formées au sein de salons, et une s'est formée en Afrique. Il est pertinent de souligner que

l'une d'elles a bénéficié d'une formation sur la prévention de la violence conjugale, pas dans le contexte de son métier en coiffure, mais en lien avec son baccalauréat en sciences de la santé. Les autres n'ont pas eu cette formation. Pour finir, concernant l'âge, trois coiffeuses sont dans la fin de leur vingtaine et la quatrième est dans sa trentaine.

3.5 Les considérations éthiques

Afin de pouvoir respecter les droits et la dignité des personnes interrogées, il était important que la recherche soit soutenue par « une démarche rigoureuse et éthique » (Imbert, 2010, p.25). Les coiffeuses noires qui se sentaient interpellées par l'annonce et qui démontraient de l'intérêt ont contacté la chercheuse principale par courriel. Ainsi, le recrutement s'est fait sur une base volontaire. Lors de la première prise de contact par la personne volontaire, la chercheuse s'est assurée que cette dernière répondait à tous les critères de sélection. Le premier contact entre les participantes et la chercheuse avait pour but d'expliquer les objectifs du projet et la position de la chercheuse face au sujet de recherche. Des explications quant au déroulement de l'entretien, aux risques et bénéfices de participer à cette recherche ainsi qu'à l'engagement à respecter la confidentialité et l'anonymat (Imbert, 2010, p. 25) étaient alors également fournies.

Dû à la nature des questions qui ont été posées, au niveau tant professionnel que personnel, il était important d'assurer que les participantes soient adéquatement informées de leurs droits et responsabilités en s'engageant à partager leurs expériences. Il fallait avoir un consentement libre et éclairé de leur part (Hesse-Biber, 2007, p.120). Le formulaire de consentement était envoyé par courriel pour que les participantes puissent en prendre connaissance avant la rencontre (Annexe 5).

Les entretiens furent d'une durée de 60 à 90 minutes et eurent lieu une seule fois avec chaque participante. Étant donné les exigences de préparation au travail en coiffure, notamment en ce qui concerne le nettoyage du salon, la préparation des extensions, etc., deux des quatre coiffeuses ont préféré que les entretiens se déroulent sur Zoom, bien que la chercheuse principale ait mentionné qu'une rencontre en personne serait plus propice à la collecte des données. Par ailleurs, l'une des coiffeuses possède un salon à une distance qui ne permettait pas facilement un déplacement, rendant une rencontre virtuelle plus appropriée. Enfin, la dernière coiffeuse a accepté de mener l'entretien en présentiel dans son salon de coiffure. Malgré ces quatre dynamiques différentes, il a été possible de recueillir les informations nécessaires au cours des entretiens. Les

questions qui ont été posées figurent dans le guide d'entretien (Annexe 3). L'entretien a été enregistré avec l'accord des participantes. Ces dernières pouvaient demander, à tout moment de l'entretien, une pause ou l'arrêt de l'entretien si elles se sentaient mal à l'aise.

Des mesures ont été mises en place pour assurer l'anonymat et le caractère confidentiel des données lors de leur traitement et de leur diffusion. D'abord, les renseignements pouvant mener à l'identification des participantes ont été éliminés lors de la transcription de l'entretien semi-dirigé pour rendre les verbatims anonymes. Les transcriptions ont été dénominalisées, c'est-à-dire que les noms des participantes ont été remplacés par un code alphanumérique et un pseudonyme. Tous les autres noms pouvant conduire à la reconnaissance de la participante par recoupement d'information (nom de son lieu de travail, lieu de formation, etc.) ont été également changés.

3.6 La procédure d'analyse des données : l'analyse thématique

Les données ont été analysées par l'entremise de l'analyse thématique. Le but de cette méthode d'analyse est de pouvoir « identifier, analyser et rapporter les tendances entre les données » (Braun et Clarke, 2006, p.6, Traduction libre). Pour suivre cette méthode d'analyse, Jean-Christophe Vilatte (2007) propose des étapes. Il y a, premièrement, la préparation rigoureuse du matériel, c'est-à-dire la transcription qui doit être faite préalablement au processus thématique (Vilatte, 2007, p.38). Il faut ensuite lire les verbatims et identifier les thèmes importants au regard de la problématique ainsi que ceux auxquels nous n'avions pas pensé, mais qui apparaissent récurrents et/ou importants dans les verbatims (Vilatte, 2007, p.38). L'auteur mentionne aussi qu'il faut élaborer une grille d'analyse en prenant en compte les différents thèmes, puis procéder à une analyse en deux étapes (Vilatte, 2007, p.42). D'une part, il y a l'analyse verticale qui consiste en une synthèse individuelle de chaque verbatim ; et d'autre part, il y a l'analyse horizontale, laquelle se réfère à une analyse transversale des verbatims (Vilatte, 2007, p.42).

Cette forme d'analyse a été privilégiée, car elle est intelligible (Paillé et Mucchielli, 2021, p. 269). Les thèmes n'ont pas besoin d'être trop techniques, mais doivent être précis et accessibles à tous (Braun et Clarke, 2006, p.9). Il est important de pouvoir bien généraliser les thèmes pour pouvoir avoir assez d'informations pour chaque thème (Paillé et Mucchielli, 2021, p.279). Ils doivent aussi avoir une certaine homogénéité, c'est-à-dire que les catégories doivent être à la fois précises et se distinguer entre elles (Vilatte, 2007, p.38). Enfin, Vilatte (2007) mentionne la pertinence des catégories, qui doit être en lien avec l'objet de l'étude; il faut veiller à ce qu'à partir

des catégories, d'autres chercheurs puissent trouver des résultats semblables que ceux dans l'étude en question (ibid). Les thèmes qui ont fait partie de la présente recherche sont : 1) l'initiation de la coiffeuse au monde de la beauté, 2) l'accessibilité de la formation en coiffure pour les cheveux des personnes noires, 3) le rapport des coiffeuses à leurs clientes noires, 4) et les réactions au dévoilement de la violence conjugale.

3.7 Les limites de la recherche

Malgré le désir de bien faire, il y a des limites à ce projet de recherche. Premièrement, il y a l'enjeu de la dynamique de pouvoir inégale entre la chercheuse principale et la participante (Clair, 2016, p. 71; Hesse-Biber, 2007, p. 128). Bien que les entretiens semi-dirigés favorisent le partage et l'impression d'égalité, la chercheuse, en dernière instance, « a le pouvoir d'analyser et interpréter » les informations recueillies durant l'entretien (Hesse-Biber, 2007, p.128). De plus, la proximité personnelle de la chercheuse avec le sujet pouvait être à double tranchant : une familiarité excessive risquait de créer une illusion de non-hiérarchie (ibid). Cet effet pervers a dû être considéré.

Deuxièmement, il y a l'enjeu que cette recherche s'est limité aux coiffeuses qui détenaient un permis et/ou une licence en coiffure. Or, dans plusieurs communautés noires, savoir coiffer est un talent, c'est-à-dire que plusieurs femmes peuvent très bien coiffer sans être des coiffeuses certifiées. En fait, dans les cultures africaines, « la connaissance de l'art du toilettage des cheveux était transmise de la grand-mère à la mère et à la fille ; savoir prendre soin des cheveux de ses filles faisait partie intégrante de la maternité » (traduction libre, Babou, 2008, p.4). Ce critère de sélection a pu avoir pour effet d'exclure certaines femmes noires plus récemment arrivées comme immigrantes et qui n'ont pas l'habitude d'aller dans un salon de coiffure, ou les femmes qui se font coiffer par des personnes de leur réseau informel.

Cheikh Anta Babou (2008) identifie trois raisons qui attirent les femmes immigrantes, notamment sénégalaises, vers le métier de coiffeuse spécialisée dans le tressage mais que, dû aux critères de sélection de cette recherche, ont par définition été exclues de cette recherche. En premier lieu, bien que la plupart n'aient pas bénéficié d'une formation formelle, elles ont appris à coiffer de manière informelle durant leur jeunesse au Sénégal (ibid; Byrd et Tharps, 2014). En second lieu, les salons spécialisés dans les extensions de cheveux sont lucratifs. Certaines immigrantes récentes, malgré l'absence de « numéro de sécurité sociale ou de permis de travail »

et la barrière linguistique qui ne constituent pas un obstacle majeur, peuvent y offrir leurs services afin de subvenir à leurs besoins (traduction libre, *ibid*, p.7). Enfin, l'environnement professionnel de ces salons est attrayant : elles peuvent élargir leur réseau et mieux comprendre leurs clientes et la culture du pays d'accueil tout en s'exprimant dans leur langue natale, recréant ainsi « l'atmosphère du pays d'origine » (Babou, 2008, p.8). Si nos critères de sélection étaient importants pour la rigueur de cette étude, il est pertinent de reconnaître que certaines femmes immigrantes noires, sans permis de travail officiel au Canada, qui coiffent de manière informelle leurs proches et amis, peuvent jouer un rôle culturellement sensible dans la prévention de la violence conjugale (Mbilishaka, 2018) aussi bien que celles détenant des licences professionnelles.

Comme dernière limite à cette recherche, il y a l'enjeu du « *code-switching* », lequel est dû à la pression sociale et politique à ce que les femmes noires soient et paraissent respectables. L'autrice afroféministe Mikki Kendall fait valoir le fait que « les filles de couleur, en particulier les filles noires, doivent faire face à l'effacement et à des attentes plus élevées, tout en parvenant à s'intégrer à leurs pairs sans tomber dans les griffes de la filière école-prison ou des prédateurs, ou en succombant aux types de facteurs de stress qui sont courants dans les ménages qui luttent contre l'insécurité économique » (2021, p.78). En réalité, le phénomène de *code-switching* dans les médias, tel que décrit par Kendall, implique « des changements extérieurs, tels que la modification du discours, de la coiffure, du maquillage et du langage corporel » (*ibid*, p.79). Il se peut donc, étant donnée la dynamique de pouvoir inégale entre la chercheuse et les participantes, que les participantes aient senti une pression à satisfaire les exigences de la recherche.

C'est donc ainsi que le processus méthodologique de cette étude s'est concrétisé. Il est temps de passer à la présentation des données recueillies, avec l'analyse portant sur la perception des coiffeuses noires quant à leur rôle au moment du dévoilement d'une situation de violence conjugale vécue par leurs clientes noires.

CHAPITRE 4 : L'ANALYSE

Lorsqu'une femme noire entre dans un salon de coiffure, c'est souvent un moment nostalgique. L'odeur familière des huiles de karité, la buée dans l'air due aux vaporisateurs d'huile d'olive, les conversations animées entre les coiffeuses et les clientes, tout cela crée une ambiance unique. L'expérience d'un salon de coiffure noir est donc singulière. Le salon de coiffure est même considéré « une institution sociale » par la communauté noire (Banks, 2000, p.132), c'est-à-dire que « la riche tradition des salons de beauté est en grande partie un phénomène culturel que [les personnes noires] veulent préserver en tant qu'"institution" culturelle noire, un lieu au sein des communautés noires » (ibid). Un salon de coiffure exclusivement pour les femmes noires peut être en forme de studio à domicile, ou dans un salon de coiffure spécialisé dans les besoins et les préférences des femmes noires en matière de soins capillaires et de coiffure. Ces salons sont conçus pour offrir des services adaptés à la texture unique des cheveux des femmes noires. Les textures en question sont les cheveux crépus, frisés, défrisés et en forme de locs, ainsi que tout autre cheveu afrotexturé. Ces salons ont aussi des produits adaptés, chimiques ou naturels, pour les cheveux des personnes noires afin de favoriser l'hydratation, la protection contre les cassures et la promotion de la croissance des cheveux ou de leurs boucles.

Dans ce chapitre de présentation des données et d'analyse, il sera d'abord présenté comment les coiffeuses sont entrées dans l'univers de la beauté. Il sera ensuite abordé l'accessibilité de la formation en coiffure spécifique aux cheveux des femmes noires, puis il y aura la présentation des choix des coiffeuses en matière de clientèle, de lieu d'installation de leur studio, des services donnés, ainsi que les manières avec lesquelles elles entrent en interaction et développent une relation avec leurs clientes. Enfin, la dernière partie se penche sur la perception des coiffeuses vis-à-vis de leur rôle face au dévoilement d'une situation de violence conjugale par leurs clientes. Ce dernier point explorera les éléments qui influencent leur sens des responsabilités en fonction du degré de proximité qu'elles ont à la fois avec l'enjeu de la violence et avec leur cliente. Il sera mis en lumière également les limites de cette responsabilité, notamment la surcharge émotionnelle, le traumatisme vicariant, l'équilibre entre vie professionnelle et personnelle, ainsi que le manque d'outils adaptés pour soutenir ces coiffeuses dans ce contexte spécifique.

4.1 L'initiation des coiffeuses au monde de la beauté

Les recherches sur l'intersection des cheveux, du genre et de la race menées par des féministes noires telles que Patricia Hill Collins, bell hooks, Angela Davis et d'autres, débutent souvent par une exploration de leur expérience personnelle avec leurs cheveux (Banks, 2000, p.10). Dans cette perspective, pour mieux appréhender les raisons qui ont conduit les participantes sélectionnées à évoluer dans l'industrie de la beauté, il peut être important de comprendre leur relation avec leurs cheveux. Si toutes les coiffeuses rencontrées ont exprimé leur affection pour leurs cheveux, Esther et Naomie partagent un réflexe commun : celui de se coiffer elles-mêmes, même si cela implique de consacrer un temps considérable à le faire.

« J'ai quand même une bonne relation avec mes cheveux. Je me coiffe moi-même les cheveux. Donc disons une fois par semaine, je me coiffe, je prends le temps. En tant que femme noire, je pense que c'est en nous de se coiffer, de se faire coiffer assez souvent. Soit tu te coiffes toi-même ou soit tu pars au salon, soit t'as quelqu'un dans ta famille qui sait comment coiffer. (...) je m'assure au moins de passer, quand mes cheveux sont défaits, une heure pour en prendre soin et une fois par semaine [en faisant] des tresses, me laver les cheveux ou faire quelque chose avec. » - Esther

« J'ai toujours eu un bon rapport avec mes cheveux. Honnêtement, je trouve ça beau que nos cheveux soient autant différents, autant versatiles, autant vivants. J'ai toujours exploré, j'ai eu la phase permanente aussi qui m'a beaucoup ouvert les yeux sur la culture. Je pense que c'est ça aussi qui m'a introduite à faire des choix pour soi, puis réaliser aussi, faire des recherches avant d'appliquer des trucs dans ses cheveux. (...) Quand j'ai décidé de *go natural*, je coiffais tout le temps, même avec la permanente, j'allais tout le temps, je m'enfermais dans la toilette pendant trois ou quatre heures juste pour faire des coiffures, pratiquer mes tresses, comme j'ai fait ça, les genres de *look* que je pouvais faire avec mes cheveux, comme j'ai toujours fait avec la permanente ou non, j'ai toujours eu ce petit intérêt-là. C'est ça. » - Naomie

Dans sa recherche, Cheryl Thompson démontre qu'il y a plusieurs moyens pour les mères de faciliter la gestion des cheveux de leurs jeunes filles. Une des participantes de sa recherche, Nicole, a mentionné que c'est à quatre ou cinq ans qu'elle a commencé à mettre le défrisant afin que ses cheveux puissent être beaucoup « plus faciles » à peigner (2009, p. 844). Pour sa part, Candace affirme que :

« Je peux dire que c'est depuis que je suis bébé. Je regarde mes photos quand j'avais un an, dès que j'avais des cheveux naturels assez longs, j'ai commencé à mettre des tresses. Donc, moi dans ma communauté, c'est depuis que tu es jeune. » - Candace

En ce qui a trait à leurs initiations dans le domaine de la coiffure, les coiffeuses Débora et Esther ont grandi dans l'environnement des salons de coiffure. En effet, leur mère était coiffeuse.

« Moi, pour commencer, ma mère est coiffeuse. Elle a toujours fait les cheveux. Puis on a grandi là-dedans. J'ai trois sœurs, donc on est quatre filles, puis deux garçons. Donc les cheveux, c'était quelque chose qui était très présent chez moi. C'est à l'adolescence que je commençais à faire les cheveux de mes amis, au secondaire. Évidemment, comme ma mère avait son salon de coiffure, elle avait un home base salon. Puis, par moments, elle nous forçait. (...) c'est souvent quand elle avait vraiment des gros rushs le samedi matin, moi, ma sœur, elle nous réveillait, « viens m'aider. » Puis là, il fallait descendre l'aider. Je l'ai appris un peu par force. » - Débora

« J'ai commencé à coiffer à l'âge de treize ans. Ma mère était une coiffeuse, alors quand elle a commencé, *I would see her braid people's hair. She was working at a salon so* on a passé souvent des journées où on était au salon avec elle. (...) Puis, quand j'ai eu seize ans, j'ai eu un emploi dans un salon de coiffure. Je travaillais là jusqu'à peut-être quand j'avais 18 ans. » - Esther

Les participantes sont bien plus que des coiffeuses. En effet, leur rôle de coiffeuse s'enracine dans une expérience antérieure liée au fait d'être une femme noire. C'est cette identité qui leur permet d'établir des liens significatifs avec leurs clientes. Qu'une femme noire devienne finalement coiffeuse ou non, sa relation avec ses cheveux débute dès son plus jeune âge. Cette familiarité avec les cheveux permet aux coiffeuses noires de comprendre l'importance des cheveux pour leurs clientes ainsi que d'acquérir l'aptitude à les manier.

4.2 L'accessibilité de la formation en coiffure pour les cheveux des femmes noires au Canada

Les données les plus récentes de Statistique Canada (2023) démontrent qu'en 2016, « la population noire a doublé » et que « les femmes noires étaient un peu plus nombreuses que les hommes noirs. » L'agence dispose de données encore plus précises concernant la population noire de l'Ontario et du Québec. En 2016, « l'Ontario comptait un peu plus de la moitié (52,4 %) de la population noire du Canada » et « la population noire a plus que doublé dans [la province du Québec] (...) en 2016 » (Ibid). Pourtant, selon Esther, l'industrie de la beauté n'a pas su répondre aux besoins des femmes qui souhaitaient une formation en coiffure spécialisée dans les cheveux

des femmes noires. Esther, qui pratique aujourd'hui au Québec, détient un diplôme et une licence en coiffure de la province de l'Ontario. Elle partage que :

« L'école de coiffure, je l'ai fait à la Cité collégiale. (...) Je pense qu'on nous a mis de côté. *Big time*. Parce que moi, quand j'allais à l'école, j'avais déjà une clientèle. J'avais une grande clientèle. Puis mes client.e.s sont des client.e.s noir.e.s. Étant donné qu'on avait des journées où c'était comme une journée client, tu vois, ce jour-là, tu pouvais apporter n'importe quel client ou sinon l'école te donnait des client.e.s. Chaque journée client, j'avais des client.e.s noir.e.s qui venaient et c'était souvent pour des tresses, pour des *perms* et tout ça. Puis tout le monde me regardait comme « Oh, qu'est-ce qu'elle fait ? » Parce que ce ne sont pas des choses qu'on nous apprenait ou qu'on les a appris. Alors, j'avais des client.e.s qui venaient pour des tresses, puis si j'avais besoin de l'aide pour quelque chose, l'éducatrice elle-même ne pouvait pas vraiment m'aider. Parce que *she was confuse, she didn't know* comment que nos cheveux fonctionnent, *what to do*, pour un *silk press* ou pour une coupe de cheveux. Tu ne peux pas vraiment couper nos cheveux *when they're kinky or if we do*, il y a une technique. Cependant, les cheveux des blancs c'est plus faisable. » - Esther

La place de la coiffure noire dans les écoles de beauté, spécifiquement au Québec ou en Ontario, est quasi inexistante. En fait, il y a eu une étude dans la ville de Québec sur un salon de coiffure où la coiffeuse était « la seule à offrir de tels soins dans la région » (Edmond, 2021). La coiffeuse est nommée Plaquie, une coiffeuse afro descendante, qui se spécialise dans les cheveux afrotexturés. L'autrice d'un article pour Radio-Canada, Eugénie Edmond, a fait une étude qui suivait Plaquie durant son rendez-vous pour un traitement d'huile chaud avec sa cliente noire, Vanina. Les observations ont révélé que pour la cliente, « c'est une bénédiction d'avoir enfin trouvé des mains agiles pour soigner et coiffer sa chevelure après une série de déboires capillaires » (Ibid). Bien que le lieu de formation de Plaquie soit inconnu dans l'article, il est quand même possible de constater le besoin en services spécialisés ainsi que le manque d'écoles de coiffure pour pouvoir servir les femmes noires. C'est ainsi que le rêve de Plaquie « serait d'ouvrir une école de coiffure spécialisée dans les cheveux afros à Québec ». Elle ne sait cependant pas si cela sera possible puisqu' « aucune formation du genre n'est donnée ni à Québec ni à Montréal dans le DEP en coiffure qu'elle doit suivre pour pouvoir enseigner » (Edmond, 2021).

C'est dans ce même ordre d'idée que pour commencer sa carrière, Naomie ne voulait pas aller dans les écoles de coiffure de sa région et que Candace a dû se rendre en Afrique afin d'avoir l'expérience qu'elle voulait.

« Mais à Montréal, malheureusement, il n'y avait pas vraiment d'école de... tsé les écoles de coiffure sont pour le moment, en tout cas, c'est beaucoup fixé sur les cheveux caucasiens et tout » - Naomie

« Un été, je suis partie au Sénégal et je suis allée dans le salon de coiffure d'une des amies à ma mère. Alors je me suis dit que j'allais passer deux semaines à apprendre comment tresser et faire les tissages et tout. (...) J'ai pris en 2019, un cours [dans un salon de coiffure exclusivement pour les cheveux noirs] pour faire l'installation des perruques à Montréal et c'est à partir de là que je suis plus focus là-dessus. » - Candace

Ainsi, pour se consacrer à cet art particulier, les femmes noires aspirant à devenir coiffeuses spécialisées dans les cheveux afrotexturés doivent souvent obtenir leur formation à l'étranger, par des *masterclass* en ligne ou en personne.

Compte tenu de ce qui précède, l'introduction d'une femme noire dans le domaine de la beauté façonne sa trajectoire professionnelle. Les paragraphes suivants mettront en évidence la manière dont les coiffeuses tirent parti de leur liberté entrepreneuriale pour sélectionner leur clientèle, personnaliser l'espace et les services qu'elles offrent, et en fin de compte, déterminer les sujets de discussion. Ce faisant, elles exercent un contrôle sur leur environnement de travail.

4.3 Les coiffeuses noires et les clientes noires

L'entrepreneuriat dans le secteur de la beauté est l'un des rares domaines où la femme noire peut véritablement exercer sa liberté. Elle peut choisir sa clientèle selon ses préférences, elle peut aussi choisir l'environnement de travail, donc l'espace, qui lui convient, et décider des types de services qu'elle souhaite offrir, incluant la fréquence, la durée et le rythme. De plus, elle a le pouvoir de gérer le climat de son espace en contrôlant les sujets de discussion qui se présentent. Les prochains paragraphes démontreront la manière dont Débora, Candace, Naomie et Esther assurent le bon fonctionnement de leur entreprise et du service à la clientèle.

4.3.1 Le choix de la clientèle

À un certain stade de leur carrière, les coiffeuses noires choisissent le type de clientèle avec lequel elles souhaitent travailler. En réalité, elles disposent de multiples options. Elles peuvent coiffer des personnes de tout sexe, genre, race, âge et classe sociale. Il n'y a pas de limites quant à la spécialisation sur laquelle elles peuvent décider de se concentrer. Plusieurs coiffeuses noires optent pour une spécialisation exclusive, c'est-à-dire les coiffures noires, dans le but de servir une clientèle spécifique. Dans la recherche de Dr. Wingfield (2008, p. 42), une des coiffeuses interviewées indique : « Je suis plus à l'aise avec les Noirs. (...) J'aime nous servir et je savais que ce travail me permettrait de le faire. J'ai un talent naturel pour les cheveux, il est donc logique que je puisse, je ne sais pas, mettre ce talent au service des Noirs. » En revanche, les idéologies racistes et genrées peuvent être une barrière entrepreneuriale pour elles, ce qui est une forme de violence structurelle que les femmes noires coiffeuses subissent. C'est pour cela qu'il peut être difficile pour elles d'envisager la création de salons de coiffure mixte (pour les femmes blanches et noires), sachant qu'elles peuvent être rejetées par la clientèle blanche.

D'ailleurs, un exemple concret est celui d'Esther, une coiffeuse détenant une licence en coiffure axée principalement sur les textures de cheveux des personnes blanches. Pourtant, elle a choisi de consacrer ses services aux femmes noires. Cette décision ne découle pas de son désir de fermer la porte aux femmes blanches, mais plutôt de la perception que ces dernières ne seraient pas réceptives à recevoir ses services.

« [Tu n'offres pas] les services qu'elles ont besoin, elles ne vont même pas penser à ouvrir la porte ou venir. J'ai [une employée] que je t'ai dit qui fait des colorations à des blanches et la raison pour laquelle elle est venue travailler ici, c'est parce qu'elle était à un salon de blancs, puis elle se faisait maltraiter. Les blancs disaient « C'est toi qui vas me coiffer? ». Ils faisaient des commentaires comme « Pourquoi est-ce que c'est toi? » sans avoir vu son travail. Et pourtant, elle est vraiment bonne dans ce qu'elle fait. (...). Elles ne vont pas nous faire confiance. Parce qu'elles se disent « non, elle ne sait pas comment manipuler mes cheveux. » Mais c'est la même chose pour nous aussi. On ne va pas laisser une blanche toucher nos cheveux. Pourquoi? Parce qu'on n'a pas confiance qu'elles feront un bon travail. On a plus tendance à aller vers les personnes qui nous ressemblent. » - Esther

Esther mentionne ainsi les préjugés raciaux qu'elle et ses clientes subissent, où certaines personnes remettent en question leurs compétences en fonction de leur origine ethnique. Elle

souligne en même temps que ce manque de confiance peut être réciproque. Pour sa part, Naomie dit ne pas être intéressée par le fait d'aller au-delà des cheveux des personnes noires.

« Comme *no offense to anybody*, mais ce n'est pas la clientèle que je recherche. Ce n'est pas quelque chose qui m'intéresse. Ce n'est pas parce que la clientèle est plus large que je vais aller sur quelque chose que je ne veux pas faire. » - Naomie

En fin de compte, en raison de l'héritage oppressant des structures sociales établies par les classes dominantes, qui force la plupart des femmes noires à se conformer aux normes de beauté préétablies et à fournir des efforts supplémentaires pour y répondre, servir les femmes noires dans l'industrie de la beauté peut être vue comme une résistance contre les structures sociales qui oppriment les femmes noires.

4.3.2 Le choix de l'espace

Que ce soit un salon de beauté ou un studio à domicile, l'importance est de pouvoir accueillir la clientèle non seulement pour lui rendre les services demandés, mais aussi pour assurer un environnement discret, ce qui peut favoriser des conversations plus intimes. Les coiffeuses qui ont participé au projet de recherche ont toutes mis en place des moyens afin d'assurer cet espace confortable.

« *Le main studio* c'est chez ma mère dans son sous-sol. C'est après quand je me suis mariée que j'ai déménagé et là où je suis dans mon condo ce n'est pas immense donc, il n'y a pas autant d'espace privé. Alors si j'ai des clientes, je le fais dans un salon et je fais en sorte qu'il n'y a pas trop de monde autour, mais sinon c'est chez ma mère au sous-sol. » - Candace

Wingfield avance qu'aux États-Unis, « l'emplacement des salons couvre un large éventail : quartier ouvrier, classe moyenne à la périphérie de la ville, quartier urbain de classe inférieure. (...) L'emplacement du salon tend à refléter la classe sociale de la clientèle. Par exemple, les salons situés dans les quartiers de classe moyenne ont généralement une clientèle composée essentiellement de femmes de classe moyenne » (2008, p. 124). Pour l'emplacement de son salon, Esther mentionne qu'elle a pris en compte l'accessibilité.

« *You're not going to go put your salon in a white neighborhood. No, that's not your clientele. You're going to position it around black people, because it's easier for them to come. You're going to get clients for sure. Il y a souvent des personnes qui n'ont pas de voiture. (...) Nous, no offence, Black people, we won't to spend a lot of money on here. We're going to spend money, yes, but we're not going to go over there. White people hair appointments can be like 600 dollars. Nous, c'est comme max, maybe, 300\$ ou 400\$. But again, it depends on location. In Toronto, people can pay that much. Montréal, maybe, but Ottawa, no. Ottawa aussi, c'est une place où il y a beaucoup d'immigrants. So, you can't make your things too expensive.* » - Esther

Il faut aussi considérer si le salon sera à domicile ou dans un local. Actuellement, Naomie et Esther travaillent toutes deux dans des salons de coiffure. L'espace leur permet de s'ouvrir à une variété de clientèles. Esther, en tant que propriétaire de son propre salon, offre des services de tresses et de soins capillaires aussi bien aux femmes et hommes noirs qu'aux femmes blanches. Elle a quatre employées, parfois cinq, qui travaillent pour elle, ce qui lui permet d'avoir plusieurs client.e.s à la fois.

« [Quand] j'ai gradué en 2017, puis je commençais juste à coiffer à la maison. Puis j'ai eu des enfants. Puis je ne voulais pas que les gens viennent chez moi comme vue que j'ai des enfants et des étrangers... Puis je me suis pris une petite place, puis maintenant ça fait que j'ai une plus grande place. (...) Cependant, j'ai une de mes employées, c'est une femme noire, mais sa clientèle est plus de femmes blanches. » - Esther

Débora et Candace, pour leur part, travaillent toutes deux de la maison. Elles expliquent que cela leur a été très utile pendant la pandémie, surtout pendant l'année 2020, alors que de nombreuses entreprises ont dû fermer. Dans ce contexte, l'entreprise de construction et de vente de perruques pouvait se faire à domicile, donc Candace a eu moins de conséquences pour son travail en coiffure que d'autres. En ce qui concerne Débora, son parcours entrepreneurial avait débuté en tant que studio à domicile dans la région de Gatineau, avant qu'elle ne décide d'ouvrir son propre salon de beauté, puis de revenir à un studio à la maison, cela juste avant la pandémie. La pandémie ne l'a donc pas trop affectée :

« En 2017, j'ai ouvert mon salon. Puis, ça a duré comme deux ans et demi, presque trois ans. J'ai dû fermer parce qu'entre temps, ma mère est tombée malade. Ma mère était avec moi. Puis là, c'était compliqué de passer mes journées au salon. Elle commençait à perdre de l'autonomie. Plus, les enfants étaient quand même petits et tout. Donc là, j'étais comme, je n'ai pas le choix de trancher, là. « Tu sais, qu'est-ce que je fais? » Et puis, toute seule, toute ma famille était à Montréal, c'était vraiment plus compliqué. Donc là, je me disais, « regarde, je vais fermer mon salon. Puis *it is*

what it is, maintenant c'est la vie. Puis je le rouvrirai à peut-être un autre moment donné. » Là, j'ai fermé mon salon, le dernier jour, le 31 décembre 2019. Puis en mars, il y a eu la Covid. Ça a bien tombé. Je le faisais déjà à la maison avant que j'ouvre le salon. Et ensuite, je suis retournée à la maison. » - Débora

En revanche, Naomie est co-proprétaire d'un salon exclusivement dédié aux personnes noires, principalement axé sur les hommes en raison de sa spécialisation dans les coiffures de locs. Elle sert néanmoins aussi les femmes noires.

« Des fois, on est plusieurs dans le salon aussi, on a des conversations ouvertes, ça, c'est *actually nice*, mais on n'est jamais plus que six. » - Naomie

L'intersection de la race, du genre et de la classe expose davantage les femmes noires à des vulnérabilités professionnelles. En fait, trois participantes ont souligné que la création de leur entreprise leur a conféré une certaine émancipation financière. Pour Débora, exercer le métier de coiffeuse s'est révélé être un choix plus attrayant que de travailler pour le gouvernement. Quant à Esther, même si elle n'a pas poursuivi sa formation en technique policière à la suite d'un accident, la coiffure lui a offert la chance de s'épanouir professionnellement tout en répondant à ses besoins personnels.

« Je suis allée à [un collège ontarien] pour le programme de technique policière. Mais physiquement, je n'étais pas dans des conditions pour continuer le programme parce que je me suis fracturé des ligaments à mon genou *from playing volley ball. I decided just to go to what I love which is doing hair*. » - Esther

Enfin, Candace, bien qu'employée au gouvernement, considère la coiffure comme une source idéale de revenus complémentaires. Pour ajouter à cela, Wingfield (2008) démontre :

Dans une société où le racisme systémique fondé sur le sexe a limité les possibilités de travail rémunéré de la plupart des femmes noires à des emplois faiblement rémunérés tels que le travail domestique, l'entrepreneuriat est une option plus lucrative sur le plan économique (Ibid, traduction libre, p.37).

Ainsi, les coiffeuses interviewées ont une réalité professionnelle que plusieurs autres femmes noires n'ont pas, le privilège de choisir leur environnement, de créer un espace sécuritaire pour elle et pour leur clientèle.

4.3.3 Le choix du service donné

À travers l'histoire, la relation entre les personnes noires et leurs cheveux a changé. Par conséquent, les professionnel.les de la coiffure ont dû s'adapter afin de répondre aux différents besoins capillaires de leur communauté (Byrd et Tharps, 2014, p. 83 et 214). Depuis 1910 jusqu'à aujourd'hui, les différentes phases de la mode des coiffures pour les personnes noires ont évolué, passant de styles traditionnels et naturels dans les débuts du 20^e siècle aux mouvements de libération des années 1960 et 1970, jusqu'aux mouvements contemporains de l'afrofémisme et de la célébration des textures naturelles. Dans le cas des coiffeuses noires, « certain[e]s se sont spécialisées dans les soins des cheveux naturels, d'autres se sont concentrées sur les tresses, tandis que certain[e]s ont privilégié les coiffures pour cheveux défrisés » (Traduction libre, Banks, 2000, p. 132). C'est pour cela que de nos jours, les coiffeuses noires ont plusieurs choix de services à offrir, ce qui influence la clientèle qu'elles auront :

« Ma clientèle, c'est principalement pour des femmes noires, parce que ce sont plus des tresses, des tissages que je fais. » - Esther

Le choix du service exerce également une influence sur la fréquence à laquelle une cliente se rend au salon ou au studio, ainsi que sur la durée et le rythme des services fournis. Dans un premier temps, la fréquence des services donnés varie selon le besoin de la cliente. Par exemple, Althea Prince mentionne dans son livre qu'elle se rend au salon de coiffure toutes « les deux semaines » en raison de ses locs (2009, p. 124). En ce qui concerne l'industrie des perruques, les femmes peuvent généralement fréquenter le salon de coiffure moins souvent :

« [Mes clientes peuvent] venir une fois par trois mois ou une fois par deux mois. » - Candace

En deuxième lieu, le temps du service donné dépend de la réponse de la coiffeuse aux exigences de sa clientèle. Byrd et Tharps rapportent que « les salons noirs des grandes villes comme New York, Los Angeles et Détroit sont connus pour rester ouverts jusqu'aux petites heures

de la nuit et parfois même jusqu'à vingt-quatre heures » (traduction libre, 2014, p.144). Ils le font dans le but de satisfaire les client.e.s qui ont envie de coiffures tressées pouvant nécessiter « jusqu'à huit à dix heures » à effectuer ou pour celles et ceux qui ne peuvent tout simplement pas se libérer pendant « les heures d'ouverture de neuf à cinq heures » (ibid, 2014). Ceci se rapproche du commentaire d'Esther, spécialiste en tresses et tissages :

« *A lot of the time, tu fais des cheveux, it can take like, maybe 5 to 10 hours, right?* »
- Esther

En troisième lieu, il y a le rythme de la prestation capillaire donnée par les salons de coiffure noirs qui diffère des autres types de salon dû aux facteurs culturels, à la texture des cheveux et aux besoins spécifiques. Par exemple, Ebony Flowers (2020) a créé une bande dessinée intitulée *Hot Comb* qui relate l'histoire d'une jeune fille noire et son expérience avec ses cheveux. L'histoire s'ouvre sur la protagoniste qui envisage d'utiliser un produit défrisant sur ses cheveux, motivée par les pressions sociales et le désir d'éviter les moqueries de ses camarades d'école. Tout au long de l'histoire, elle partage son parcours avant, pendant et après l'application du défrisant. Lorsqu'elle se rend au salon de coiffure, Flowers précise le temps qu'il a fallu à la coiffeuse pour la prendre en charge, qui était une attente de 1h30 due à la présence d'autres clientes. La jeune fille souligne que « la coiffeuse n'a jamais fait mention de l'attente, et sa mère non plus n'a pas posé de question à ce sujet » (Traduction libre, Flowers, 2020, p. 27). Cette situation met en lumière les sous-entendus en lien avec la culture des salons de coiffure noirs et le caractère banal de la longue durée du service donné aux clientes. Le sachant ou pas, Débora s'inscrit dans les coiffeuses qui perpétuent la culture des salons de coiffure exclusivement noirs :

« Je pouvais avoir même quand je suis allée à la maison, ça arrivait que je pouvais avoir deux ou trois clients en même temps, puis je fais mes rotations. » - Débora

En effet, plusieurs facteurs contribuent au rythme des services dans les salons de coiffure dédiés aux femmes noires. Parmi eux, la texture plus crépue ou bouclée des cheveux de ces femmes peut demander plus de temps et d'efforts pour réaliser certaines coiffures. De plus, la diversité des coiffures complexes telles que les tresses, les tissages, les tresses collées et les coiffures protectrices est fréquente, et les faire exige une certaine précision, ce qui peut ainsi allonger la durée des séances de coiffure. La durée des prestations s'explique également par les attentes

élevées quant au résultat final des coiffures, en raison de leur importance culturelle au sein de la communauté et de la respectabilité politique. Pour rappeler le concept de la respectabilité politique, Mikki Kendall (2008, p. 90) précise :

La respectabilité est financièrement et émotionnellement coûteuse. Comme le *code-switching*, elle exige des changements fondamentaux dans la manière de se présenter. (...) On attend de nous que nous adaptions constamment notre comportement [et l'apparence] pour éviter les stéréotypes racistes, classistes et sexistes que d'autres personnes pourraient nous attribuer. (...) Les politiques de respectabilité considèrent l'assimilation et l'adaptation comme des obligations.

C'est ainsi que les coiffeuses prennent le temps nécessaire afin de répondre à ces attentes élevées. Dans cette optique, Esther établit une comparaison pertinente entre le salon de coiffure et l'esthétique :

« Mais c'est différent *when it comes to nails*. Pour les ongles, *you can go to anyone*. *But when it comes to hair, it's big. You want to be able to trust the hairstylist*. » - Esther

En gros, la possibilité pour les coiffeuses de choisir les services qu'elles offrent leur permet d'investir leur temps dans ce qu'elles aiment et d'établir leurs propres limites. Cela se traduit par une forme d'empowerment, puisqu'elles prennent leur temps pour réussir leurs coiffures en sachant que c'est important autant pour elles que pour leurs clientes et qu'en cela elles sont très professionnelles. Elles créent également un environnement de sociabilités en prenant plusieurs clientes à la fois, ce qui leur permet de créer un lieu de réunion pour les femmes noires.

4.3.4 Le choix des sujets de conversation avec la cliente

Comme dit plus tôt, les salons de coiffure noirs sont des espaces sociaux où les clientes peuvent discuter, partager des expériences et tisser des liens. Cela peut contribuer à des séances de coiffure plus longues afin de permettre ces interactions sociales (Byrd et Tharps, 2014).

Pour la plupart des femmes blanches, les visites au salon de beauté sont essentiellement fonctionnelles. En revanche, lorsque les femmes [noires] se rendent au salon de beauté (...), elles ont beaucoup de temps pour partager leurs problèmes avec d'autres. (Traduction libre, *ibid*, p. 144)

Le nombre de personnes présentes dans le salon de coiffure peut influencer les choix de conversation avec les clientes. À ce sujet, Naomie souligne la distinction entre les discussions en groupe et les échanges individuels.

« [Il y a une différence entre] les conseils ou demander une perspective extérieure quand tu es en *one on one* que quand tu es en groupe. Quand on est en groupe, c'est beaucoup plus de la conversation, de l'apprentissage, comme quelques questions par-ci par-là, mais quand on est en *one on one*, c'est là que la discussion peut être plus profonde et plus personnelle aussi. » - Naomie

De plus, que la cliente soit nouvelle ou régulière peut également influencer le choix du sujet de conversation entre la coiffeuse et la cliente. Candace mentionne que les sujets de conversation varient selon le type de clientèle. Elle en identifie trois : les clientes qu'elle connaissait déjà avant qu'elle n'entre dans l'industrie de la coiffure, les clientes régulières et les nouvelles clientes. Débora explique comment elle entre en conversation avec ses nouvelles clientes, en précisant bien que cette interaction est complètement différente de celle qu'elle a avec ses clientes régulières :

« Alors, quand la cliente rentre chez moi, je la salue et tout, je la mets confortable. Je regarde c'est quoi son *vibe*, comment est-ce qu'elle rentre. Si elle sourit, si elle ne sourit pas, si elle a peur et tout. C'est sa première fois. Les clientes régulières, c'est autre chose. C'est différent. Mais les nouveaux clients, surtout, je regarde leurs *vibes*. Et puis, quand je vois que c'est du monde quand même assez réservé ou qui ne parle pas beaucoup, je leur pose des questions sur leurs cheveux, sur leur routine de cheveux, qu'est-ce qu'elles font, qu'est-ce qu'elles n'ont pas. Puis je leur dis aussi qu'est-ce que je constate en évaluant leurs cheveux et tout. Comme ça, on part une conversation, puis ça peut enchaîner, puis on peut aller sauter sur plein de sujets à ce moment-là. » - Débora

Pour sa part, Naomie partage que lorsqu'il s'agit de clientes qui sont des clientes régulières, une dynamique particulière se développe. Elle les considère parfois presque comme des amies, et leurs interactions vont au-delà de la simple coiffure. Ces clientes discutent ouvertement de leur vie, de leurs expériences, et engagent même des débats sur des sujets importants :

« Si c'est un *long time client* qui n'est pas nécessairement, comme tu sais des fois, t'as tellement de clients que ça fait longtemps que tu crois que ça devient tes amis? Comme quand ils viennent, on parle de tout, on *catch up* de nos vies, on s'ouvre, comme vraiment, on a des conversations des fois cœur à cœur ou sinon, si on a eu des

réflexions pendant la semaine, on va discuter, ça fait un débat. Ça, c'est pour mes *long term clients*, ça peut vraiment être la routine de la semaine, on va se donner des *updates*, on va se voir... Par exemple, "moi, j'ai vu ça sur les réseaux, ça m'a choquée..." » - Naomie

Naomie poursuit en donnant un exemple de conversation avec une cliente régulière :

« Par exemple dans les dernières semaines, j'ai eu beaucoup de discussions sur la fidélité, *cheating*, on se rendait compte à quel point c'était vraiment populaire. Mes clientes étaient un peu rendues dans le même processus que moi, qu'elles sont en train de réaliser à quel point c'est *out there*, c'est vraiment comme un *issue* qui est lourd. (...) De comment de génération en génération, c'est quelque chose qui se répète et on se pose des questions sur est-ce que c'est quelque chose qui est inévitable parce que c'est tout ce qu'on connaît ou c'est aussi possible de *switcher* notre mentalité, de faire que nous, on ne veut pas accepter ça, puis on ne veut pas le reproduire aussi. C'est ça, je dirais que j'ai assez de *deep conversations* avec mes *long time clients*. » - Naomie

Un autre aspect important à prendre en compte dans la relation entre la coiffeuse et sa cliente, et qui peut laisser entendre que la relation devient égalitaire, est lorsque la coiffeuse est disposée à recevoir des conseils de ses clientes. À cet égard, Débora partage son point de vue :

« Oui, je suis coiffeuse et tout, je suis là pour écouter les gens, mais je reste un être humain. Puis je reste une femme aussi. C'est sûr qu'il y a des connexions qui sont plus fortes que d'autres. C'est sûr, je ne raconte pas ma vie nécessairement, mais des fois, ça peut arriver que je leur dise « Qu'est-ce que tu penses de ci, ça, ça? » Surtout quand je suis avec des clientes qui ont un peu plus d'expérience que moi, qui ont déjà été mariées ou qui sont mariées ou qui ont des enfants. Des fois, tu te poses des questions, et tout. Donc, tout à fait. J'ai des clients que je me sens assez à l'aise à demander « Qu'est-ce que tu penses de ça? », « Voici, voilà. » On me donne des conseils puis j'apprécie aussi. » - Débora

En somme, la capacité de guider les discussions au sein du salon de coiffure donne à la coiffeuse la possibilité de parler de sujets sensibles, voire de reconnaître des signes de violence conjugale. La section suivante se penche sur les manières dont répondent les coiffeuses lors du dévoilement des expériences de violence conjugale vécues par leurs clientes noires.

4.4 Les coiffeuses et la violence conjugale vécues par leurs clientes

L'étude de Derek Milne et Mary Millin (1987) a permis de démontrer que les professionnels de l'industrie de la beauté, en particulier les experts de la coiffure, sont non seulement capables de

s'engager dans des prestations d'aide et de soutien auprès de leur clientèle, mais aussi d'y être efficaces. Les coiffeuses noires peuvent effectivement avoir « une approche de santé mentale accessible et culturellement informée » (Mbilishaka, 2021, p.177). Elles occupent une position de choix dans le développement d'un sens des responsabilités vis-à-vis des femmes des communautés noires (Anderson et collab., 2010, p. 378).

4.4.1 La responsabilisation

La coiffeuse noire crée un espace qui va au-delà des soins capillaires, offrant à ses clientes un lieu de partage et d'échange. Les coiffeuses ont une position unique qui leur permet d'être les premières personnes à entendre parler de problèmes, « car les [clientes] peuvent se sentir plus à l'aise pour dévoiler leur vie privée à leur coiffeuse, qu'[elles] connaissent et en qui [elles] ont confiance, en raison des barrières sociales et psychologiques qui les empêchent de chercher une aide professionnelle formelle » (Page, 2020, p.1736). Les problèmes en question peuvent être aussi sérieux qu'un diagnostic de santé ou une situation de violence conjugale (Ibid, McCann et Myers, 2021; Anderson, 2010). D'ailleurs, le programme *Cut it out*, qui offre des outils aux professionnel.les de la beauté pour intervenir dans les problèmes sociaux que vivent leurs clientèles, propose trois étapes qui peuvent les aider à se responsabiliser sans aller au-delà de leurs capacités.

Il y a, premièrement, la reconnaissance des signes de violence conjugale. Les coiffeuses sont souvent bien placées pour remarquer des changements subtils dans le comportement ou l'apparence de leurs clientes. Elles peuvent être attentives aux signes de violence conjugale, tels que des blessures, des marques de stress ou des indices de retrait émotionnel (Anderson, 2010; McCann et Myers, 2021; Page, 2022). Cette sensibilité peut conduire à des conversations ouvertes et à une prise de conscience plus précoce de la situation de la cliente. Pour sa part, concernant la reconnaissance des signes de violence, Débora explique comment elle procède :

« En toute discrétion. Je ne veux pas rentrer, je ne veux pas mettre la personne mal à l'aise. Moi, je la regarde dans les yeux, puis je suis comme « Tout va bien, il se passe bien, tout est correct, *everything is all right?* » La manière que je vais demander, la personne va comprendre. Puis, c'est juste qu'elle aille donner la porte ouverte que comme si elle veut m'en reparler, tu sais. Tu es la bienvenue, mais je ne vais pas la forcer à me dire qu'est-ce qui s'est passé. » - Débora

Il y a, deuxièmement, la réponse aux signes de la violence conjugale (Cut it out, 2022). La coiffeuse noire peut jouer un rôle important quand vient le moment de guider ses clientes vers des ressources et des soutiens appropriés en cas de violence conjugale. « Elle peut recommander des organismes locaux, des lignes d'assistance et des professionnels spécialisés pour aider la cliente à sortir de cette situation difficile » (Anderson, 2010, p. 372). En offrant des informations et des orientations, la coiffeuse peut contribuer à briser l'isolement et à ouvrir des voies vers l'aide nécessaire (Ibid, p. 371). Une des coiffeuses participantes à la recherche, Naomie, explique que lors d'un dévoilement, elle évite de prodiguer des conseils directs et essaie de montrer à sa cliente qu'elle réfléchit avec elle :

« C'est beaucoup d'apprentissages ensemble aussi, mais j'ai l'impression que quand tu ouvres cette porte [celle de la reconnaissance de la violence conjugale], que toi aussi t'apprends, ça enlève l'impression du jugement ou de sentir que là, « Comment ça tu restes dans une situation comme ça, *what are you doing girl ?* » Tu comprends? Quand tu dis ça à la personne, ça *close up* directement. J'essaie de prendre l'approche qu'on apprend ensemble, *we're in this together* (...) On découvre ensemble. J'y vais plus dans cette optique-là. Souvent, les *talks*, ça tourne autour de ça. » - Naomie

Il y a, en dernier lieu, la référence à des ressources communautaires et institutionnelles (Cut it out, 2022 ; De Felicis, 2023). La coiffeuse Esther explique la manière dont elle conçoit cette étape.

« Quand les femmes viennent vers moi avec n'importe quel problème, je vais juste donner de l'aide. *As much help as I can. If I have information, if I have resources, I'll be like* « *Contact this person that's able to help you* » *because I don't know everything.* Moi, je ne suis pas dans ce domaine-là, mais quand elles viennent me voir, c'est vraiment pour que je les aide, pour que je leur offre du soutien. » - Esther

Ainsi, dès leur entrée dans le monde de la coiffure, les coiffeuses rencontrées pour cette recherche se sont mises en position de recevoir des dévoilements de violence conjugale. Pour les coiffeuses noires, ce positionnement implique deux niveaux d'engagement liés à leur proximité avec la violence conjugale et avec leurs clientèles noires.

4.4.1.1 La proximité d'avec l'enjeu de la violence conjugale

Les participantes de cette étude sont conscientes de la réalité de la violence conjugale, qu'il s'agisse d'en avoir été témoin ou d'en avoir personnellement vécu les conséquences. Du fait de leur propre expérience ou proximité avec ce problème social, les coiffeuses sont susceptibles de se sentir plus ou moins investies lorsqu'une cliente partage avec elles ses expériences et dévoile sa situation. C'est dans cette perspective que Débora évoque ceci :

« Ça, c'est un sujet quand même assez très sensible encore. Il y en a qui m'en parlent, puis les seules qui m'en parlent, c'est parce qu'elles explosent d'émotion quand elles font ça. C'est vrai qu'elles pleurent, puis je suis comme « *what's going on?* » ou bien sinon, elles arrivent, puis tu vois déjà que ça ne va pas... Ça n'arrive pas souvent qu'on m'en parle directement, par exemple, mais quand on m'en parle, moi, je suis quelqu'un que moi, c'est violence zéro. Moi, je ne trouve pas la violence comme... J'ai déjà été autour de ça. Je n'ai pas vécu de violence conjugale, mais j'en ai vu de la violence. J'ai déjà été autour de ça, j'ai vu, j'ai entendu de toutes les couleurs, puis pour moi, c'est un non. C'est un non. » - Débora

Pour éviter des situations de violence conjugale dans sa vie, Naomie a effectué des recherches qui lui ont permis d'avoir une meilleure connaissance sur la reconnaissance des signes de la violence conjugale et ses impacts. Cela l'a donc aidé à soutenir ses clientes dans de telles situations.

« Les recherches que j'ai faites, c'est parce que j'ai été confrontée, moi, à la chose et parce que *I do just want to be better* et parce que je vois justement [qu'en tant que coiffeuse] c'est devant moi, je n'ai pas eu le choix de faire quelque chose pour essayer du mieux que je peux de gérer cette chose-là. (...) C'est comme connaissance générale. Ça fait partie aussi de notre culture, on essaie de ne pas reproduire ces mêmes affaires-là. (...) Ça, c'est personnel, ça fait partie de... là, moi, j'ai fait des recherches, je sais quel genre de relation je ne veux pas. » - Naomie

Si la violence conjugale ne se limite pas à une culture ou une race spécifique, des écrits montrent la tendance à individualiser et à normaliser la violence conjugale au sein de la communauté noire (Richie, 2008). Les pratiques de Naomie visant à s'informer et à s'éduquer sur la question trouvent leur racine dans cette réalité : si une femme noire ne déconstruit pas cette mentalité, le cycle de la violence risque de se perpétuer (Kendall, 2021; hooks, 1984).

4.4.1.2 La proximité d'avec la cliente

La relation privilégiée entre la coiffeuse et sa cliente peut permettre à cette dernière de se sentir en confiance pour aborder des sujets sensibles tels que la violence conjugale. La coiffeuse devient une confidente à qui la cliente peut se confier en toute sécurité, sachant que son témoignage sera écouté avec empathie et discrétion. L'actrice noire américaine, Tabitha Brown, a souligné l'impact significatif de sa coiffeuse sur sa vie : « À chaque étape de [son] parcours académique, une coiffure différente marquait l'année scolaire en cours » (Byrs et Tharps, 2014, p.144). Cette pratique symbolique était un moyen de témoigner des circonstances de sa vie et « [sa] coiffeuse était en quelque sorte la pilote de son voyage à travers ces différentes situations » (Byrs et Tharps, 2014, p.144). Tabitha allait donc voir sa coiffeuse souvent, du moins chaque saison de sa vie. C'est ainsi que plus la coiffeuse est accessible pour sa cliente, plus la relation se fortifie.

Au cours des entretiens réalisés dans le cadre de cette recherche, les coiffeuses ont partagé leurs perspectives quant aux caractéristiques des relations avec leurs clientes qui peuvent favoriser le dévoilement. La coiffeuse Débora partage une perception intéressante. Puisqu'elle n'a pas grandi dans la région de Gatineau et Ottawa, elle a dû créer sa clientèle à partir de zéro :

« Après quelques années, j'ai décidé d'échanger de ville avec mon mari. J'ai déménagé à Gatineau. Je venais d'arriver, alors je n'avais pas de clientèle. (...) Je lui ai dit, j'ai besoin de repères, par exemple : « Par où ça doit passer pour aller chercher la clientèle, c'est quoi qui se passe dans le *hood*? » J'ai commencé à offrir des services vraiment à prix ridicules, juste pour me faire connaître. Puis à là, je commençais à faire les copines des amis à mon mari. C'était vraiment beaucoup plus du bouche à l'oreille. (...) Dans tout le temps que je suis à Gatineau, *so* depuis 2012 à aujourd'hui, il y a une seule cliente qui est devenue mon amie. » - Débora

Dans le cas de Débora, le sentiment de distance vis-à-vis de la communauté noire d'Ottawa et Gatineau a créé un environnement favorable au dévoilement et à l'accueil de la divulgation de ses clientes noires.

« Parce que même quand tu as une petite peine, un petit problème qui n'est pas aussi gros que la violence conjugale, par exemple, des fois, tu te sens toujours plus à l'aise de parler avec un étranger que ton monde proche, car avec tes ami.e.s et ta famille, il y a plus de chances qu'ils vont te juger, qu'ils ne vont pas comprendre nécessairement,

qu'ils vont vouloir que tu agisses comme eux ils auraient réagi. Donc, c'est toujours plus dur de confier à ta sœur, ton frère, que quand tu arrives au salon puis que tu parles avec une parfaite étrangère. (...) Tu te sens à l'aise parce que tu sais qu'après ça, tu as juste de vider ton cœur, puis après ça, *it's over*. Tu comprends? Tandis que tu parles avec ta sœur, ta meilleure amie ou autre, ils vont toujours te dire « Pis, qu'est-ce qui se passe? Pis, qu'est-ce que tu as fait? ». Tu ne vas pas au pont, mais tu ne vas pas nécessairement te faire dire quoi faire. Tu comprends? Moi, je trouve ça important. Moi, j'ai toujours l'oreille pour écouter les gens. C'est quelque chose qui me tient à cœur, vraiment. » - Débora

Le statut d'étrangère dans une nouvelle ville, sans liens préexistants avec les clientes, peut donc encourager le dévoilement de la violence conjugale. Cette opinion est partagée par Esther. Elle ajoute cependant que l'intimité qu'une cliente peut avoir avec une coiffeuse noire plutôt qu'avec une coiffeuse blanche joue un rôle fondamental dans le dévoilement :

« *A lot of time people feel more comfortable avec un étranger que leurs membres de famille. C'est plus facile pour eux de dire que c'est leur histoire without someone judging them. When it's someone that knows you, ils vont te juger en disant : « Mais ne fais pas ça », soit ils vont avoir le côté de l'autre personne, you know? They gonna have that other person's back like: « Non, you're in the wrong and that person is right». So, they feel more comfortable with someone they don't know.* Aussi, si tu es une femme de la même culture, la même ethnicité, [ce sera] plus facile pour eux de dire que de se connecter [avec] quelqu'un qui est blanc, par exemple. » - Esther

Pour Candace, il est clair qu'étant donné son engagement professionnel, ses clientes ne sont pas considérées comme des amies ou des membres de sa famille. La nature limitée de son travail et le temps qu'elle investit dans son entreprise, en tant que coiffeuse occasionnelle et non à temps plein, ne favorise pas l'établissement de liens de cette nature :

« C'est peut-être ma personnalité, mais c'est connaissance et non amie. Pour devenir amie, ça prend beaucoup plus de temps que de venir une fois par trois mois ou une fois par deux mois. Ça prend plus que ça. (...) Avec une connaissance, je suis assez à l'aise pour parler de certains sujets. Mais, il y aura quand même une limite de ce que je peux dire comme conseils comparativement à ce que je pourrais dire à ma sœur, que quelqu'une qui est juste une connaissance. Tu vois, il y a une différence. » - Candace

Alors, même si les coiffeuses ne se disent pas « amies » avec leurs clientes et pensent que cette distance professionnelle favorise le dévoilement de la violence conjugale vécue par certaines de leurs clientes, une sorte de proximité « ambiguë » se développe néanmoins. Une étude menée

par Anderson et ses collaborateurs auprès des personnes âgées aborde ce sujet. Dans leur recherche intitulée *Hairstylists' Relationships and Helping Behaviors With Older Adult Clients*, ils avancent que « les professionnel.les de la coiffure entretiennent des liens étroits, voire familiaux, avec leurs clients et clientes plus âgés » (2010, p. 372). Une autre étude venant de Rachel Lara Cohen sur *When it pays to be friendly: employment relationships and emotional labour in hairstyling* mentionne que « les interactions peuvent toutefois durer des heures et les relations entre le styliste et le client peuvent s'étendre sur des décennies ou des générations » (2010, p. 202).

En réalité, même si la coiffeuse est perçue comme une étrangère, la fréquence du service ainsi que le temps investi exercent une influence sur le rôle et la relation de responsabilité que la coiffeuse entretient envers sa cliente. Une sorte de proximité et distance à la fois (proche sans être dans une relation d'amitié ou familiale) se développe et favorise les confidences des clientes, y compris sur des enjeux aussi sérieux que la violence conjugale vécue. Ainsi, cette « proximité distante » d'avec la cliente, et la proximité d'avec l'enjeu de la violence conjugale, sont les facteurs principaux qui permettent le dévoilement de la violence conjugale de la cliente à sa coiffeuse.

4.4.2 Les limites de la responsabilisation

Comme vu plus tôt, à différents niveaux de leur pratique, les coiffeuses noires sont fréquemment confrontées à des confidences intimes de la part de leurs clientes (McCann et Myers, 2021). Les participantes de cette recherche ont confirmé que, même si elles n'ont peut-être pas directement rencontré cette situation professionnellement, elles sont conscientes de la possibilité d'accompagner leurs clientes noires à travers de telles épreuves. Cependant, cette responsabilité comporte des limites. Les paragraphes suivants mettent en lumière les défis associés à cette prise en charge, soit la surcharge émotionnelle, la confusion entre le contexte professionnel et personnel, ainsi que les ressources limitées disponibles dans une industrie qui n'est pas spécifiquement conçue pour ce type d'accompagnement dans la communauté noire.

4.4.2.1 La surcharge émotionnelle et le traumatisme vicariant

L'intimité qui se développe entre les coiffeuses et leurs clientes crée l'illusion que les coiffeuses assument « des rôles de conseillère, de thérapeutes et de travailleuses sociales, bien que ce ne soit

pas leur véritable fonction » (McCann et Myers, 2021, p.2). De nombreuses études sur le dévoilement des problèmes sociaux et de santé auxquels les clientes peuvent être confrontées démontrent que ces problèmes nécessitent souvent une intervention intensive de professionnels tels que « des médecins, des avocats ou la police » (DiVietro et collab., 2017, p. 349). En effet, le rôle de coiffeuse « se caractérise par la prestation de soins informels, le soutien social, la charge de travail émotionnel et l'absence de soutien et de ressources sur un lieu de travail très laborieux » (Page, 2020, p. 1736). Toutefois, Esther partage que cela ne la perturbe pas de ne pas charger des frais supplémentaires à ses clientes pour le travail émotionnel qu'elle donne.

« I feel like a lot of times, nous, les coiffeuses, on est un peu comme les thérapeutes. It's funny, even before we had this interview, I always say this to my client, comme "We're ready for our therapy time". Because a lot of time, elles veulent juste se décharger. (...) Puis, therapy sometimes is expensive. So, if they can get two in one, getting their hair done, parce que pour les femmes noires, our hair means a lot to us and a lot getting therapy at the same time, we are saving money, saving coins. C'est ça, la thérapie, c'est beaucoup. C'est vraiment cher pour beaucoup de gens. » - Esther

Le concept de travail émotionnel a été théorisé par Hoshchild en 1983 et demeure largement invisible dans le domaine de la beauté, mais sa présence est indéniable et les répercussions sont significatives (Cardoso, 2017; Toerin et Kitzinger, 2007). Il implique que les coiffeuses sont « payées pour "paraître soignées", sourire, faire preuve d'empathie et de politesse » (Toerian et Kitzinger, 2007, p. 646). Dans ses propres mots, Débora explique son expérience :

*« Tu n'as pas le choix de changer ton énergie absolument, de créer une barrière. Parce que c'est sûr, plus jeune, tu n'as pas d'expérience et tout, ça fait que tu ne sais pas gérer tes émotions, donc ce que les gens ressentent, l'énergie que les gens dégagent, d'une certaine manière, tu l'absorbes. Moi, je suis quelqu'un, d'être très sensoriel, ça fait qu'automatiquement, quelqu'un *feel something*, je le vois, je le ressens, puis je mets mon doigt direct dessus. Mais là maintenant, avec l'expérience, j'ai appris à créer une certaine barrière, plus un bouclier pour pouvoir commencer à la journée de manière correcte avec la cliente. » - Débora*

L'étude de Derek Milne et Mary Millin (1987, p. 69) ont remis en question le mythe selon lequel « seules les personnes professionnelles, telles que les psychologues, » sont capables d'aider les individus souffrant de problèmes psychologiques, et que « leur efficacité est supérieure » à celle des personnes non professionnelles. En réalité, le support des coiffeuses est efficace, mais la

majorité du temps, comme l'a mentionné Débora, c'est par expérience et non pas par le biais de formations comme les psychologues ou autres.

Par ailleurs, une autre étude, menée par Lisa McCann et Laurie Anne Pearlman (1990), a exploré le concept de traumatisme vicariant. Leurs conclusions mettent en évidence le fait que même avec leurs diplômes, leur formation et les périodes de supervision, « [les psychologues] ne sont pas immunisés contre les images, les pensées et les sentiments douloureux associés à l'exposition aux souvenirs traumatiques de leurs clients. » (Ibid, p. 132). Les conséquences néfastes d'une mauvaise gestion du travail émotionnel peuvent ensuite conduire à un traumatisme vicariant (Page et collab., 2022, p. 1741). Alors que dire de la situation des coiffeuses qui n'ont pas de formation spécialisée et approfondie pour apporter un soutien adéquat à leurs clientes qui ont pu être victimes de violences? Esther partage sa perspective sur ce dilemme, en utilisant l'exemple de son enfant, et reconnaît le besoin d'apporter un soutien aux coiffeuses afin qu'elles puissent éviter le trauma vicariant.

« Beaucoup de gens peuvent *experience* des *PTSD* and I think that's something [les professionnel.les de la beauté] *we can have too*. Si une cliente nous dit quelque chose, par exemple, (...) que son enfant a *experienced something traumatic* et tout ça. *That's gonna give me PTSD too because everywhere I go I gonna be paranoid*. Donc, *I think us too*, on a besoin de l'aide. » - Esther

En outre, la gestion des émotions s'avère indispensable dans la prestation des services de beauté, et elle est même considérée comme une compétence cruciale pour accéder à des postes de pouvoir (Cardoso, 2017, p. 36). Il est important de noter que les coiffeuses noires, comme mentionné précédemment, occupent une position dominante en termes de pouvoir lorsqu'il s'agit de leurs rôles en tant que coiffeuses et expertes en soins capillaires. Cependant, en ce qui concerne la sphère privée des clientes, elles ne disposent pas de la formation nécessaire pour intervenir, ce qui crée une dynamique relationnelle égalitaire (Corbeil et Marchand, 2006). Cela peut être un problème, car la ligne entre le contexte professionnel et personnel tend alors à s'effacer.

4.4.2.2 La frontière à délimiter entre la vie professionnelle et personnelle

Il est possible de reconnaître que l'intimité entre coiffeuse et cliente est présente, mais elle est délimitée par une barrière subtile (Toerien et Kitzinger, 2007, p. 648). Les coiffeuses doivent techniquement maintenir une distance avec la cliente parce qu'elles reconnaissent que le lien d'amitié pourrait interférer avec la nature professionnelle de la relation. En fait, une étude menée par Merrian Toerien et Celia Kitzinger (2007), intitulée *Emotional Labour in Action: Navigating Multiple Involvements in the Beauty Salon*, « rend visibles les mécanismes avec lesquels une esthéticienne gère les conflits entre ses multiples engagements au salon : entre son engagement simultané dans des discussions sur les sujets et le retrait de poils » (Traduction libre, ibid, p. 645). Les autrices expliquent que plus la cliente parlait, plus cela perturbait l'esthéticienne dans la réalisation de son service. Débora explique tracer cette frontière entre le personnel et le professionnel pour éviter que des aspects personnels n'entravent la qualité du service.

« Amies, avec des barrières toujours parce que tu sais ce sont des clientes, je ne peux pas vraiment... (...) Parce que je vais toujours garder quand même cette barrière-là, parce qu'à un moment donné, quand tu commences à être trop... Pas pour tout le monde, mais en général, quand tu commences à être trop à l'aise, à inviter les gens trop chez toi, à un moment donné, quand ça arrive au côté *business*, là, il y a des lacunes. »
- Débora

Nous avons vu que des facteurs tels que la texture des cheveux, les coiffures complexes, les soins spécifiques nécessaires pour les cheveux des femmes noires, l'aspect social des salons de coiffure noirs et l'exigence de perfection pour répondre aux normes de respectabilité politique contribuent à prolonger la durée des services (Byrd et Tharps, 2014). Malgré cela, Naomie explique qu'elle pourrait continuer à offrir son soutien à une cliente même après avoir terminé le service.

« Comme si après ton rendez-vous, tu veux qu'on questionne, qu'on regarde. Je vais juste aller regarder une vidéo, « j'avais vu ça, elle parlait de ça. Quand j'ai écouté cette vidéo-là, ça m'a fait penser à une telle affaire. » - Naomie

Bien qu'il soit important d'apporter une assistance aux clientes, les coiffeuses sont parfois confrontées au défi de délimiter efficacement les frontières entre leurs vies professionnelle et personnelle, ce qui peut être un problème. Cependant, il existe une autre limite à la responsabilité de la coiffeuse dans son rôle de soutien envers la cliente en situation de violence, qui est le manque d'outils par et pour les femmes noires visant à aider les coiffeuses noires.

4.4.2.3 Le manque d'outils par et pour les femmes noires pour aider les coiffeuses noires

Les communautés noires des provinces de l'Ontario et du Québec sont depuis longtemps confrontées à une réalité de manque d'options en termes de ressources et de soutien social, ce qui peut créer de la revictimisation, surtout due à l'intersection entre la race, le genre et la classe (Lapierre et collab., 2014). En fait, cela pourrait avoir des conséquences pour la sécurité et le bien-être des clientes. Naomie a exprimé son souhait d'accéder à des informations, mais elle fait face à des obstacles qui l'obligent à chercher elle-même des ressources dans des endroits qui ne sont pas nécessairement adaptés sur le plan culturel et ne représentent pas toujours les défis complexes auxquels elle pourrait être confrontée lors d'un dévoilement.

« C'est beaucoup de Google, de livres sur la communication, de livres sur l'approche, de livres sur comment écouter activement, comment ouvrir une conversation. Mais encore là, c'est de l'apprentissage, c'est du *self taught*. Il n'y a pas de formation que j'ai trouvée pour ça. Il n'y a pas de groupe que j'ai vu qu'on essaye d'échanger, puis de voir de quelle manière, à quoi on est confronté en tant que coiffeur de la communauté. Il n'y a rien de tout ça. » - Naomie

Les coiffeuses se sentent donc parfois peu préparées à intervenir lors de situations de violence conjugale. Le manque de confiance est un enjeu (Page et collab. 2022). De son côté, Esther exprime sa volonté d'aider les clientes et souligne que les coiffeuses noires ont besoin de plus d'outils afin d'accompagner leurs clientes adéquatement :

« *So I feel like* si on a beaucoup d'outils, oui, ça pourrait nous aider. Comme j'ai dit, moi, je suis maman, puis beaucoup de fois, les gens viennent nous voir pour les conseils de « Dans quel cours est-ce que je peux mettre mon fils? » ou « Ça ne va pas avec mon fils. » On a des dialogues, par exemple, récemment, j'ai eu une cliente qui cherchait une garderie pour sa fille, puis je lui ai dit « Appelle cette garderie. » Si on a des références, oui, ça peut aider comme ça, quand ça arrive, on est dans la situation où la cliente nous dévoile ce qu'elle est en train de vivre, on peut dire que « voici la personne que tu peux contacter » ou on peut donner des conseils. » - Esther

Comme mentionné précédemment, il existe des ressources générales en matière de violence conjugale telles que les programmes *Cut it out* et *Shear Haven*. Cependant, dans la région d'Ottawa-Gatineau, il n'y a pas de ressources spécifiquement adaptées aux expériences culturelles

et aux défis particuliers auxquels les coiffeuses noires peuvent être confrontées en matière de violence conjugale. Des formations personnalisées pourraient mieux répondre à leurs besoins spécifiques (Mbilishaka, 2021). Débora souligne qu'elle n'a jamais constaté l'existence de formations spécifiques sur la violence conjugale destinées aux coiffeuses noires. Elle met en avant l'importance de créer des formations conçues par et pour les femmes noires, soulignant le lien d'appartenance comme facteur clé dans cette démarche :

« Jamais. Des fois, tu peux voir, il y a des forums qui passent par ci par là, sur le net et tout, mais jamais vraiment qui va m'accrocher moi. Moi, je suis très *Black Power*. Je m'entends bien avec n'importe quelle nationalité, mais j'aime bien avoir mon petit sentiment d'appartenance. Moi, c'est important pour moi. Quand j'arrive quelque part, puis je suis la seule noire, je ne trouve pas ça intéressant. (...) Même quand je travaillais au gouvernement, s'il y avait une formation, j'y participais seulement parce que c'était obligatoire. » - Débora

Enfin, Candace a fait aussi mention qu'elle n'a jamais vu ce genre de formations dans sa région. Comme elle est détentrice d'un diplôme de baccalauréat en science de la santé de l'Université d'Ottawa, elle ne sent toutefois pas le besoin d'investir dans une formation hors du pays.

« Je ne pense pas que l'on peut être prête à 100%. Mais est-ce que j'irai suivre le cours? Ça dépend, je ne sais pas. Il faudrait que je voie toutes les composantes comme c'est combien d'heures? C'est combien à payer? Mais je crois que je pourrais me débrouiller. Je ne pense pas que je suis la meilleure. Ça dépend des coûts, du temps de travail. J'étudiais en santé, je ne pense pas que je suis une spécialiste, mais j'ai déjà entendu parler du sujet. Je sais qu'il y a des ressources appropriées. Et facilement, on peut aller trouver les centres de ressources. Donc j'ai déjà eu des informations à l'université sur ça. C'est un sujet délicat. Il ne faut pas brusquer la personne, etc. (...) Ce n'est pas mon *full time job, this is really a part time job*. Pour d'autres coiffeuses, c'est leur *main focus* et elles vont vraiment faire *les master training et les masterclass*, puis aller au État-Unis. » - Candace

Dans des communautés comme celles des Noir.e.s, les ressources en santé mentale et les formations culturellement sensibles faites par et pour les Noir.e.s, sont déjà limitées (Cowen et collab., 1979, p.632). Il n'est donc pas étonnant que les coiffeuses de la région ne disposent pas spécifiquement de ressources en santé mentale adaptées à leurs besoins. En réalité, le manque de formation des coiffeuses peut renforcer les stéréotypes ou les préjugés concernant la violence

conjugale au sein de la communauté noire (Richie, 2008) ce qui, à son tour, peut conduire à des réactions qui ne favorisent pas une approche d'accompagnement et de soutien adéquate en matière de violence. Cela peut même conduire à une minimisation des problèmes (Ibid) si, par exemple, la coiffeuse encourage la cliente à rester dans sa situation de violence « car elle est forte » (Kendall, 2021). Il est donc important d'offrir aux coiffeuses noires une formation adéquate leur permettant de prendre des décisions éclairées lorsqu'elles assument la responsabilité d'aider leurs clientes noires concernant des problèmes relatifs à leur vie privée.

4.5 La conclusion

La majorité des coiffeuses noires ont une relation personnelle avec leurs propres cheveux, comme le montrent les propos d'Esther, de Candace, de Débora et de Naomie. Les coiffeuses qui ont participé à cette étude ont beaucoup de connaissances et de sagesse venant non pas de formations professionnelles qu'elles auraient suivies, mais surtout de leurs expériences de vie. Leurs témoignages montrent qu'au-delà de leur profession, elles sont avant tout des femmes noires au service de leur communauté. Par leur position d'entrepreneuse, elles ont le pouvoir de sélectionner leur clientèle, leur environnement de travail, les services qu'elles offrent, ainsi que les sujets abordés dans leurs salons ou studios à domicile (Byrd et Tharps, 2014; Wingfield 2008). Cette capacité de « choix représente un pouvoir que beaucoup d'autres femmes n'ont pas » (bell hooks, 1984, p.5). Toutes ont exprimé leur rôle de soutien et d'accompagnement au sein de la communauté noire, spécifiquement envers leurs clientes, et leur volonté de se responsabiliser encore davantage, ce qui reflète leur désir de partager ce pouvoir de choix et d'autonomie qu'elles possèdent elles-mêmes. Comme vu précédemment, les coiffeuses participantes ont de l'expérience avec l'enjeu de la violence conjugale, que ce soit personnellement ou professionnellement, ce qui peut influencer la façon dont elles perçoivent leur rôle de soutien et d'accompagnement. Selon Cowen et compagnie (1979), les coiffeuses noires sont en position de se responsabiliser dues à quatre raisons :

(a) leur travail les met en contact étroit avec des personnes en détresse interpersonnelle ; (b) elles sont présentes lorsque les problèmes surgissent ; (c) leurs services [en thérapie] peuvent être gratuits ; ou (d) la personne en détresse peut les connaître et leur faire confiance en raison de contacts antérieurs (Traduction libre, Cowen et collab., 1979, p. 633).

Cependant, il existe plusieurs limites concernant cette responsabilisation, soit la surcharge émotionnelle et le trauma vicariant, la frontière délimitée entre leurs vies professionnelle et personnelle, puis un manque important dans la formation en violence conjugale par et pour les femmes noires au Canada. Malgré la croissance de la population noire et de la violence conjugale vécue par les femmes noires (Statistique Canada, 2016), l'industrie de la beauté n'a pas suivi, laissant les coiffeuses noires improviser ou chercher elles-mêmes des ressources pour aider leur clientèle. Ce genre de formations sur la violence conjugale vécue par les femmes noires destinées aux coiffeuses noires au Canada pourrait pourtant avoir des effets significatifs.

Christine Corbeil et Isabelle Marchand (2006) suggèrent des pistes d'intervention pour les intervenants sociaux en matière de violence conjugale qui tiennent compte de la réalité intersectionnelle des femmes noires. Pour ces professionnel.les formé.es à la violence conjugale, elles recommandent plusieurs démarches, soit : « établir un rapport égalitaire, prendre conscience de ses préjugés, reconnaître la pluralité des identités, prendre conscience de sa position privilégiée, redonner du pouvoir aux femmes, partir de l'expérience des femmes pour mieux la reconnaître et la valoriser » (Ibid, p. 47 à 51). Il est vrai que les coiffeuses ne sont pas des « thérapeutes », mais leur position fait en sorte qu'elles reçoivent des dévoilements de toutes sortes (Page et collab, 2021). Si les intervenants sociaux ont besoin d'outils pour accompagner leurs clientes, les coiffeuses, de par leur position quasi institutionnalisée parmi les femmes noires, en requièrent aussi, à la fois pour aiguiller adéquatement leurs clientes et pour savoir se prémunir de la fatigue émotionnelle.

CONCLUSION

Au terme de ce mémoire, il est possible de comprendre l'importance culturelle et sociale des salons de coiffure pour la communauté noire, notamment pour les femmes noires. Les salons de coiffure sont en effet des oasis : ils ne sont pas seulement des espaces pour se faire coiffer, mais également des lieux de partage d'expériences et de construction identitaire (Bryd et Tharps, 2014; Wingfield, 2008; Banks, 2000). Les salons de coiffure sont des lieux accessibles et culturellement informés dans les différentes communautés noir.e.s (Linnann et Ferguson, 2007). Les cheveux des femmes noires représentent plus qu'une simple coiffure : ils sont aussi liés à leur identité sociale, leur histoire et leur culture (Robinson, 2011).

Depuis longtemps, la connaissance et l'expertise des femmes noires ont été marginalisées, voire ignorées, ne bénéficiant pas de la reconnaissance et de la légitimité qu'elles méritaient (Collins, 2016). Ce mémoire met en lumière la manière dont la violence conjugale affecte les femmes noires de manière singulière, influencée par la complexité de leurs identités intersectionnelles (Crenshaw, 2005). La violence n'est effectivement pas confinée uniquement à leur foyer. Vivant dans une société où les structures sociétales ne les avantagent pas, en particulier dans le domaine de la beauté, les femmes noires sont confrontées à des défis constants (Kendall, 2021).

Dans ce contexte, les salons de coiffure se révèlent être une oasis pour ces femmes, des lieux dédiés à leur bien-être où elles peuvent échapper aux préjugés et à la discrimination (Banks, 2000). Ces salons ne sont pas de simples espaces de beauté, mais « des sanctuaires où elles peuvent laisser de côté les pressions sociétales », ne pas se sentir contraintes de répondre aux attentes de la « femme forte » ou de la respectabilité, et se permettre d'être vulnérables tout en cherchant à se sentir belles (Banks, 2000, p.132). Patricia Hill Collins (2016) a mis en avant l'idée que le féminisme noir, ainsi que d'autres savoirs alternatifs similaires, permettaient de percevoir des changements subtils. Ces changements, bien que discrets à l'échelle individuelle, ont un impact profond lorsqu'on les considère collectivement. Prenons l'exemple d'une femme noire vivant une situation personnelle de violence conjugale et qui se rend pour son habituel rendez-vous dans un salon de coiffure. Cette situation démontre en réalité que pour cette femme, le salon de coiffure est une oasis de sécurité lui offrant « une résistance face à l'oppression » (Ibid, p.415). Comme le souligne Collins, l'oppression ne se vit pas seulement « sur le plan intellectuel, elle se ressent

physiquement de multiples manières » (Ibid, p,415). L'oppression évolue constamment, et différents aspects de l'identité des femmes noires prennent de l'importance selon les contextes (Collins, 2016; Crenshaw, 2005) Par exemple, « leur sexe peut être plus important lorsqu'elles deviennent mères, leur race lorsqu'elles cherchent un logement, leur classe lorsqu'elles demandent un prêt (...) Dans toutes ces situations, leurs positions en regard et à l'intérieur des oppressions enchevêtrées se déplacent » (Collins, 2016, p.415). Ainsi, la relation avec une coiffeuse, qu'elle soit à long ou à court terme, peut être essentielle lorsque cette dernière devient « une référence face aux multiples changements inévitables » que la femme noire peut traverser (Byrd et Tharps, 2014, p. 144).

Ce travail de recherche visait à explorer les dimensions de la violence conjugale et structurelle à travers la réalité du quotidien des femmes noires, en situant le salon de coiffure comme un épicycle vital de soutien et de résilience (Browne, 2006). La méthodologie proposée par Patricia Hill Collins met en avant l'importance du dialogue, une approche qui a été adoptée pour la collecte de données. À travers des entretiens semi-dirigés, les coiffeuses - Esther, Candace, Débora et Naomie – nous ont offert un éclairage sur leurs expériences personnelles dans le monde de la beauté. Elles ont partagé leurs défis concernant l'accès à la formation en coiffure spécifique aux cheveux noirs au Canada. Elles ont également discuté de l'importance d'avoir une autonomie entrepreneuriale en tant que femmes noires dans un environnement professionnel qui n'a pas toujours valorisé ou même reconnu leurs perspectives et leurs contributions. Elles ont souligné la liberté qu'elles avaient de choisir leur clientèle, leur environnement de travail, les services qu'elles offraient et, surtout, les sujets de conversation dans leur salon. Leur proximité avec la question centrale de cette étude, la violence conjugale, et leur relation étroite avec leurs clientes, apparaissent comme des éléments déterminants de ces interactions. Elles ont évoqué leur sentiment de responsabilité lorsque des clientes dévoilent être en situation de violence conjugale, tout en reconnaissant l'importance de connaître leurs propres limites. Elles sont notamment conscientes des risques de surcharge émotionnelle et de traumatisme vicariant, et du délicat équilibre entre vie professionnelle et personnelle lorsqu'il s'agit d'accompagner une cliente en détresse. Elles ont également évoqué que le manque d'outils et de ressources spécifiquement conçus pour et par les femmes noires au Canada était un obstacle pour elles.

Pour conclure, voici quelques recommandations destinées aux salons de coiffure dans le but de renforcer l'engagement des coiffeuses noires à accompagner et soutenir efficacement leurs

clientes confrontées à la violence conjugale, tout en sachant préserver leur propre équilibre, notamment en santé mentale.

1. **Assurer un environnement sécurisé** : Au vu de la durée de certains services, comme les tissages, il serait important, par exemple, de verrouiller les portes du salon ou du studio après certaines heures pour garantir la sécurité des clientes et du personnel.
2. **Miser sur la formation** : Il faudrait investir dans des formations spécifiques aux premiers soins psychologiques pour permettre aux coiffeuses de détecter et d'agir face aux signes de détresse émotionnelle ainsi que dans des formations en violence conjugale selon une approche féministe. Des initiatives telles que *Psychohairapy* sont des modèles à considérer.
3. **Avoir de l'information à votre disposition** : Le salon peut mettre à disposition des brochures ou des cartes de visite d'organismes venant en aide aux victimes de violence conjugale. Ces ressources, discrètement placées, guideraient les clientes vers les ressources appropriées.
4. **Collaborer avec des partenaires spécialisés** : Le salon pourrait initier des partenariats avec des ressources communautaires en santé mentale ou violence conjugale, et organiser régulièrement des ateliers au sein même du salon, animés par des experts en santé mentale. Cette démarche serait non seulement informative, mais aussi un signe fort de l'engagement du salon envers la cause.
5. **Valoriser la représentativité** : Lors des formations, il est important que les formateurs et intervenants reflètent la diversité et les réalités de la communauté noire. Cela instaure une confiance et assure une intervention adaptée. Un certificat peut être donné après la formation en vue de témoigner de la compétence et du dévouement du salon à la cause.

BIBLIOGRAPHIE

- Action ontarienne contre la violence faite aux femmes (AOcVF). (2023) « La violence conjugale est souvent invisibles », *Voir la violence*. <https://voirlaviolence.ca/>
- Action ontarienne contre la violence faite aux femmes (2022). « AOcVF se positionne sur le projet de loi C-13, loi modifiant la loi sur les Langues Officielles. ». Tiré le 12 décembre 2022, de <https://aocvf.ca/enjeux/aocvf-se-positionne-sur-le-projet-de-loi-c-13-loi-modifiant-la-loi-sur-les-langues-officielles>
- Anadón, M., & Savoie-Zajc, L. (2009). « Introduction l'analyse qualitative des données » recherches qualitatives. *L'analyse qualitative des données*, 28(1), 1-7.
- Anderson, K. A., Cimbali, A.M., et Maile, J. J. (2010). "Hairstylists' relationships and helping behaviors with older adult clients". *Journal of Applied Gerontology*, 29, 371–380.
- Babou, C. A. (2008). Migration and cultural change: Money," caste," gender, and social status among Senegalese female hair braiders in the United States. *Africa today*, 3-22.
- Banks, I. (2000). *Hair matters: Beauty, power, and black women's consciousness*. NYU Press.
- Barlow, J. N. (2022). Psychohairapy : A Ritual of Healing Through Hair. *Black Women's Health Imperative*. PsychCentral. Tiré de <https://psychcentral.com/health/psychohairapy-a-ritual-of-healing-through-hair>
- Becker, H. (1985). « Chapitre 1 – Le double sens de "Outsider" », dans *Outsiders, Étude de sociologie de la déviance*. Paris : Éditions, Métailié, p. 25-42
- Boily, G. (2017). Le dévoilement d'une agression sexuelle. *Institut National de santé publique du Québec*. Tiré de : <https://www.inspq.qc.ca/en/node/10109>
- Braun, V. et Clarke, V. (2006). Using thematic analysis in psychology, *Qualitative Research in Psychology*, 3(2), 77-101.
- Browne, Ruth C. (2006) "Most Black women have a regular source of hair care—but not medical care." *Journal of the National Medical Association*. 98(10): p.1652, 1653.
- Byrd, A., & Tharps, L. (2014). *Hair Story: Untangling the Roots of Black Hair in America*.
- Cardoso, A. (2017). « C'est comme si on avait de la colère pour elles » : Féminisme et émotions dans le travail d'accompagnement des femmes victimes de violences conjugales. *Terrains & travaux*, 30, 31-53. <https://doi.org/10.3917/tt.030.0031>

- Carneiro, Sueli (2005). « Noircir le féminisme », *Nouvelles Questions Féministes*, 2005/2 (Vol.24), p. 27-32. DOI : 10.3917/nqf.242.0027. URL : <https://www.cairn.info/revue-nouvelles-questions-feministes-2005-2-page-27.htm>
- Castro-Zavala, S. (2020). « L'intervention en maison d'hébergement auprès des femmes immigrantes victimes de violence conjugale : une analyse intersectionnelle des pratiques. » *Canadian Social Work Review / Revue canadienne de service social*, 37(1), 141–161. <https://doi.org/10.7202/1069986ar>
- Clair, I. (2016). « Faire du terrain en féministe », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 3(213), pp. 66-83. <http://www.cairn.info/revue-actes-de-la-recherche-en-sciences-sociales-2016-3-page-66.htm>
- Collective, C. R. (1977). A Black Feminist Statement. *The Combahee River collective statement*.
- Collins, P. H. (2016). *La pensée féministe noire* (2e éd.). Montréal, QC : Les Éditions du remuement.
- Conroy, S. (2021). La violence conjugale au Canada. *Centre canadien de la statistique juridique et de la sécurité des collectivités*. Statistique Canada. Tiré de <https://www150.statcan.gc.ca/n1/pub/85-002-x/2021001/article/00016-fra.htm>
- Corbeil, C. et I., Marchand. (2006). « Penser l'intervention féministe à l'aune de l'approche intersectionnelle : Défis et enjeux. » *Nouvelles pratiques sociales*, 19(1), 40–57. doi :10.7202/014784ar
- Cowen, E. L., Gesten, E. L., Boike, M., Norton, P., & Wilson, A. B. (1979). "Hairdressers as caregivers I. A descriptive profile of interpersonal help-giving involvements." *American Journal of Community Psychology*, 7, 633–647.
- Crenshaw, K. et O., Bonis, (2005) « Cartographies des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur » *Cahier du genre*, no3, p,51-83
- Crenshaw, K. W. (2014). Beyond racism and misogyny: Black feminism and 2 Live Crew. In *Feminist social thought* (pp. 245-263). Routledge.
- Cut it out. (2022). Cut It Out Canada | Salons Against Domestic Abuse. Tiré le 11 décembre 2022, de <http://cutitoutcanada.ca/>
- De Felicis, J. (2023) PsychoHairapy Founder Afiya Mbilishaka Bridges The Gap Between Healing and Hair. *Therapy for Black Girls*. Tiré de <https://therapyforblackgirls.com/2023/08/18/psychohairapy-founder-afiya-mbilishaka-bridges-the-gap-between-healing-and-hair/>

- DiVietro, S., Beebe, R., Clough, M., Klein, E., Lapidus, G., & Joseph, D. (2016). "Screening a hair salon: The feasibility of using community resources to screen for intimate partner violence." *The Journal of Trauma and Acute Care Surgery*, 80, 223-228.
- Do, D. (2020). « La population noire au Canada : éducation, travail et résilience. » *Statistique Canada*. Tiré le 11 décembre 2022 de <https://www150.statcan.gc.ca/n1/pub/89-657-x/89-657-x2020002-fra.htm>
- Donahoo, S. (2023). Working with style: Black women, black hair, and professionalism. *Gender, Work & Organization*, 30(2), 596-611.
- Emond, Eugénie (2021). « Le salon de Plaquie : Libérer les cheveux naturels et la parole » Empreinte, *Radio-Canada*, <https://ici.radio-canada.ca/empreintes/2423/salon-coiffure-femmes-noires-racisme-quebec>
- Foucault, M. (1976). « Histoire de la sexualité, » t. 1 : « *La volonté de savoir* ». Paris, Gallimard, coll. « Tel ».
- Gouvernement du Québec. (2023) Définition de la violence conjugale. *Famille et soutien aux personnes*. Tiré de <https://www.quebec.ca/famille-et-soutien-aux-personnes/violences/violence-conjugale/definition-de-la-violence-conjugale>
- Harding, S. (1987). Introduction: Is there a feminist method? In S. Harding (Ed.), *Feminism and methodology*, (pp. 1-14). Bloomington, IND: Indiana University Press.
- Harvey, A. M. (2005). "Becoming entrepreneurs: Intersections of race, class, and gender at the black beauty salon." *Gender & society*, 19(6), 789-808.
- Hesse-Biber, S. N. (2007). The practice of feminist in-depth interviewing. In S. N. Hesse-Biber & P. L. Leavy (Eds.), *Feminist research practice: A primer* (pp. 111-148). Thousand Oaks, CA: SAGE Publications.
- Hickey, M. (2022). The Beauty Industry vs. Domestic Violence – A Mental Health Series. Tiré de <https://www.thetease.com/the-beauty-industry-vs-domestic-violence-a-mental-health-series/>
- hooks, bell (1984). "Feminist theory from margin to center", *South End Press*, 174 p.
- Ibrahim, D. (2022). Les établissements d'hébergement canadiens pour les victimes de violence, 2020-2021. *Statistique Canada*. Tiré de <https://www150.statcan.gc.ca/n1/pub/85-002-x/2022001/article/00006-fra.htm>
- Kendall, M. (2021). *Hood feminism: Notes from the women that a movement forgot*. Penguin Book.

- Lapierre, S. et J. Lévesque (2013). « 25 ans plus tard... Mais toujours nécessaires ! Les approches structurelles dans le champ de l'intervention sociale. » *Reflets, revue d'intervention sociale et communautaire*, 19, p.47-50
- Lapierre, P. et coll. (2014). « Quand le manque de services en français revictimise les femmes victimes de violence conjugale et leurs enfants : impacts des lacunes dans l'accès aux services en français en Ontario et au Nouveau-Brunswick », *Reflets, revue d'intervention sociale et communautaire*, Vol. 20, No 2, p. 22-51
- Linnan, L. A., & Ferguson, Y. O. (2007). "Beauty salons: A promising health promotion setting for reaching and promoting health among African American women." *Health Education & Behavior*, 34, 517-530.
- Little, J. (2013). Pampering, well-being and women's bodies in the therapeutic spaces of the spa. *Social & Cultural Geography*, 14(1), 41-58.
- Maynard, R. (2018). *NoirEs sous surveillance. Esclavage, répression et violence d'État au Canada: Esclavage, répression et violence d'État au Canada*. Mémoire d'encrier.
- Mbilishaka, A. M. (2021). PsychoHairapy through beauticians and barbershops: The healing relational triad of Black hair care professionals, mothers, and daughters. *Therapeutic Cultural Routines to Build Family Relationships: Talk, Touch & Listen While Combing Hair*©, 173-181.
- McCann, H., & Myers, K. (2021). "Addressing the silence: Utilising salon workers to respond to family violence." *Journal of Sociology*, 0(0). <https://doi.org/10.1177/14407833211031005>
- McCann, I. L., & Pearlman, L. A. (1990). Vicarious traumatization: A framework for understanding the psychological effects of working with victims. *Journal of traumatic stress*, 3, 131-149.
- Melan, E. (2020). L'impossible rupture. Une étude sur les violences conjugales post-séparation . Chronique de criminologie. Tiré le 12 mai 2022, de https://dial.uclouvain.be/pr/boreal/object/boreal%3A226920/datastream/PDF_01/view
- Milne, D., & Mullin, M. (1987). Is a shared problem a problem shaved? An evaluation of hairdressers and social support. *British Journal of Clinical Psychology*, 26, 69-70.
- Neighbours, Friends, and Families. (2022) <https://www.neighboursfriendsandfamilies.ca/about/index.html>
- Organisation des Nations Unies (1993). « Déclaration sur l'élimination de la violence à l'égard des femmes. » Tirer le 10 décembre 2022, from <https://www.ohchr.org/fr/instruments-mechanisms/instruments/declaration-elimination-violence-against-women>

- Page, S. M., Chur-Hansen, A., & Delfabbro, P. H. (2022). Hairdressers as a source of social support: A qualitative study on client disclosures from Australian hairdressers' perspectives. *Health & Social Care in the Community*, 30(5), 1735-1742.
- Paillé, P. & Mucchielli, A. (2021). L'analyse thématique. Dans P. Paillé & A. Mucchielli (Dir), l'analyse qualitative en sciences humaines et sociales (pp. 20-357). Paris: Armand Colin.
- Parkinson, B. (1991). Emotional stylists: Strategies of expressive management among trainee hairdressers. *Cognition & Emotion*, 5(5-6), 419-434.
- Perham, A. (2022). Survivor, salon owner behind new law requiring domestic violence training for hairstylists - main street media of Tennessee. Tiré de <https://mainstreetmediatn.com/articles/mainstreetnashville/survivor-salon-owner-behind-new-law-requiring-domestic-violence-training-for-hairstylists/>
- Prince, A. (2009). *The politics of black women's hair*. Insomniac Press.
- Pullen-Sansfaçon, A. (2013). « La pratique anti-oppressive », dans Elizabeth Harper et Henri Dorvil (dir.) *La travail social : Théories, méthodologies et pratique*, Québec Presses de l'Université du Québec, p. 353-373
- Regroupement provincial des maisons d'hébergement et de transition pour femmes victimes de violence conjugale. (2023). Mieux comprendre la violence conjugale. <https://maisons-femmes.qc.ca/violence-conjugale/>
- Richie, B. (2008). A Black Feminist Reflection on the Antiviolence Movement. In N. J. Sokoloff & C. Pratt (Eds.), *Domestic Violence at the Margins: Readings on Race, Class, Gender, and Culture* (pp. 50-55). New Brunswick: Rutgers University Press.
- Robinson, C. L. (2011) Hair as Race: Why “Good Hair” May Be Bad for Black Females, *Howard Journal of Communications*, 22:4, 358-376, DOI: 10.1080/10646175.2011.617212
- Rock, C. (2010). Good Hair [DVD]. *Lionsgate Home Entertainment*.
- Savoie-Zajc, L. (2007). « Comment peut-on construire un échantillonnage scientifiquement valide ? » *Recherche Qualitative : Les questions de l'heure*. Hors-Série, numéro 5, pp. 99-111
- Smith-Hunter, A. (2006). *Women entrepreneurs across racial lines: Issues of human capital, financial capital and network structures*. Edward Elgar Publishing.
- Thompson, C. (2009). *Black women, beauty, and hair as a matter of being*. *Women's Studies*, 38(8), 831-856.
- Trajetvi. (2019). « Portrait de la violence conjugale et de la violence dans les relations amoureuses des jeunes à Montréal-Nord et de l'offre de services en la matière. » *Trajectoire de violence*

conjugale et de recherche d'aide. <https://www.tevcm.ca/files/2020-05/portrait-violence-conjugale-montreal-nord.pdf?bae6780178>

Vilatte, J-C. (2007). "L'entretien comme outil d'évaluation." *Lyon : Université d'Avignon*. Tiré de <http://docplayer.fr/17385217-Formation-evaluation-1-4-decembre-2007-a-lyon-l-entretiencomme-outil-d-evaluation.html>

Walker, J. E. (2009). *The history of black business in America: Capitalism, race, entrepreneurship* (Vol. 1). UNC Press Books.

Weitz, Rose. 2001. « Women and their hair: Seeking power through resistance and accommodation. » *Gender & Society* 15 (5): 667-86.

Wingfield, A. H. (2008). *Doing business with beauty: Black women, hair salons, and the racial enclave economy*. Rowman & Littlefield.

ANNEXES

Annexe 1 : Certification du comité éthique de recherche de l'Université d'Ottawa

04/05/2023

Université d'Ottawa

Bureau d'éthique et d'intégrité de la recherche

University of Ottawa

Office of Research Ethics and Integrity

CERTIFICAT D'APPROBATION ÉTHIQUE | CERTIFICATE OF ETHICS APPROVAL

Numéro du dossier / Ethics File Number

S-02-23-9001

Titre du projet / Project Title

Le salon de coiffure : Une oasis
pour les femmes noires en
situation de violence conjugale?

Type de projet / Project Type

Mémoire de maîtrise / Master's
major research paper

Statut du projet / Project Status

Approuvé / Approved

Date d'approbation (jj/mm/aaaa) / Approval Date (dd/mm/yyyy)

04/05/2023

Date d'expiration (jj/mm/aaaa) / Expiry Date (dd/mm/yyyy)

03/05/2024

Équipe de recherche / Research Team

Chercheur / Researcher

Affiliation

Role

Ruth-Mirca THOMAS

École de service social / School of Social Work

Chercheur Principal / Principal Investigator

Stéphanie GARNEAU

École de service social / School of Social Work

Superviseur / Supervisor

Conditions spéciales ou commentaires / Special conditions or comments

550, rue Cumberland, pièce 154 550 Cumberland Street, Room 154
Ottawa (Ontario) K1N 6N5 Canada Ottawa, Ontario K1N 6N5 Canada

613-562-5387 • 613-562-5338 • ethique@uOttawa.ca / ethics@uOttawa.ca
www.recherche.uottawa.ca/deontologie | www.recherche.uottawa.ca/ethics

Annexe 2 : Affiche de recrutement et lettre d'invitation à la participation

PARTICIPANTES RECHERCHÉES

Dans le cadre d'un projet de mémoire maîtrise en service social à l'Université d'Ottawa, sous la direction de Stéphanie Garneau (Ph.D)

LE SALON DE BEAUTÉ : UNE OASIS POUR LES FEMMES NOIRES EN SITUATION DE VIOLENCE CONJUGALE ?

QUOI ?

Un entretien individuel de 60 à 90 minutes dans le but de savoir quel est le rôle que jouent les coiffeuses noires dans le dévoilement et la divulgation de la violence conjugale que vivent leurs clientes noires.



CRITÈRES
D'ADMISSION

1. S'identifier au genre féminin;
2. S'identifier comme Noire;
3. Être âgée de 18 ans et plus;
4. Être en mesure de communiquer en français;
5. Avoir un permis de coiffure de Québec ou en Ontario;
6. Offrir des services aux personnes s'identifiant au genre féminin.



COMPENSATION \$

Une compensation financière de 25\$ en carte cadeau électronique Amazon est offerte pour votre participation



VOUS AVEZ DE L'INTÉRÊT
OU VOUS AVEZ DES QUESTIONS?

Personne à contacter :
Ruth-Mirca Thomas
Candidate à la maîtrise en service social
au rthom029@uottawa.ca



uOttawa

Objet : Lettre d'invitation pour un projet de recherche

Bonjour,

Je m'appelle Ruth-Mirca Thomas. Je suis une femme d'origine haïtienne, une détentrice d'un diplôme en coiffure et je suis étudiante de maîtrise en service social à l'Université d'Ottawa.

J'aimerais vous inviter à participer à un projet de recherche sur le rôle joué par les coiffeuses noires dans le dévoilement de la violence conjugale vécue par leurs clientes noires? L'objectif de cette recherche est de mettre en lumière les outils que les coiffeuses noires ont à leur disposition pour reconnaître les signes, répondre au dévoilement de violence conjugale de leurs clientes noires et les référer vers des ressources appropriées de la région d'Ottawa et de Gatineau.

Il n'y a, actuellement, aucune étude francophone sur le sujet correspondant. Pourtant, la relation de confiance unique entre la coiffeuse et sa cliente présente une opportunité pour créer un climat de sécurité et répondre à des problèmes sociaux comme la violence conjugale. Ainsi, cette recherche tente de combler le manque de données empiriques.

Nous recherchons des participantes qui aimeraient participer dans des entretiens individuels et semi-dirigés qui se dérouleront au mois de mai 2023. Pour participer, il faut répondre aux critères suivants :

- S'identifier au genre féminin;
- S'identifier comme Noire;
- Être âgée de 18 ans et plus;
- Être en mesure de communiquer en français;
- Avoir un permis de coiffure au Québec ou en Ontario;
- Offrir des services aux personnes noires s'identifiant au genre féminin.

En tant que participante à l'entretien, il vous sera demandé de partager vos points de vue sur les éléments suivants en tant que coiffeuses noires : le rôle que jouent les coiffeuses noires auprès de leurs clientes en situation de violence conjugale, les outils et formations disponibles pour accompagner une femme dans son dévoilement et l'accessibilité aux accès de services en santé mentale pour les professionnelles de la beauté. Cette discussion aura une durée de 60 à 90 minutes. Une carte cadeau de 25\$ chez Amazon vous sera remise afin de remercier à votre participation. L'entretien sera enregistré à des fins d'analyse. La participation à cette étude sera confidentielle.

Les aspects éthiques de cette étude ont été approuvés par le Comité d'éthique de la recherche de l'Université d'Ottawa (S-02-23-9001). Si vous avez des questions au sujet de cette recherche, veuillez envoyer un courriel à rthom029@uottawa.ca.

Chercheuse principale

Ruth-Mirca Thomas
Candidate à la maîtrise en service social
Université d'Ottawa

Directrice de mémoire

Stéphanie Garneau, Ph.D
Professeure Titulaire à l'École de travail social
Université d'Ottawa

Annexe 3 : Formulaire de consentement

Université d'Ottawa | University of Ottawa

ANNEXE 5 – CONSENTEMENT COIFFEUSE NOIRE

Formulaire de consentement

Titre du projet : *Un salon de coiffure : Une oasis pour les femmes noires en situation de violence conjugale?*

Directrice de mémoire :

Stéphanie Garneau

Professeure titulaire

École de travail social

Université d'Ottawa

Tél. : 1-613-562-5800, poste 2012

sgarneau@uottawa.ca

Chercheuse principale :

Ruth-Mirca Thomas

Candidate à la maîtrise 2023

École de travail social

Université d'Ottawa

(613) 255-0876

rthom029@uottawa.ca

Invitation à participer : Je suis invitée à participer au projet, nommée ci-haut. Elle est menée par l'étudiante en maîtrise de service social, Ruth-Mirca Thomas sous la direction de la professeure Stéphanie Garneau.

But de l'étude : Le but de l'étude est de comprendre le rôle que jouent les coiffeuses noires dans le dévoilement et l'accompagnement de la violence conjugale vécue par leurs clientes noires.

Participation: Ma participation consistera à participer à un entretien d'une durée de 60 à 90 minutes. Pendant l'entretien, je serai invitée à partager mes expériences professionnelles en lien avec le sujet de recherche : le rôle joué par les coiffeuses noires auprès de leurs clientes en situation de violence conjugale, les outils et formations disponibles pour accompagner une femme dans son dévoilement et l'accessibilité aux services de santé mentale pour les professionnelles de la beauté. Il n'y aura qu'un seul entretien et il sera enregistré.

Risques : Je comprends que ma participation à cette recherche pourrait impliquer que j'éprouve un inconfort psychologique ou émotionnel lié à certaines questions posées lors de l'entretien. La chercheuse m'a fait part des mesures mises en place pour minimiser ces risques. Par exemple, si une telle situation se présente, j'aurai la possibilité de prendre une pause au cours de la

Faculté des sciences sociales
École de travail social

Faculty of Social Sciences
School of Social Work

🖱 sciencessociales.uOttawa.ca

🖱 socialsciences.uOttawa.ca

📍 120 Université / University
(12002) 12^e étage / 12th floor
Ottawa ON K1N 6N5
Canada



uOttawa

rencontre, de ne pas répondre à certaines questions, ou bien de mettre fin à ma participation sans avoir à me justifier; les données de recherche ne seront alors pas utilisées et seront détruites. Une liste de ressources sur la santé mentale et sur la violence conjugale me sera remise. Mon identité personnelle ne sera pas divulguée dans la recherche.

Bienfaits : Ma participation à cette recherche aura pour effet de m'exprimer sur un sujet peu documenté. Je vais pouvoir donner mon apport pour contribuer à l'avancement des connaissances. C'est aussi une opportunité pour connaître les besoins des coiffeuses noires, ce qui pourra aider dans le développement de ressources, services, formations et outils culturellement sensibles pour aider les clientes noires en situation de violence conjugale, ainsi que pour soutenir les coiffeuses noires dans leur travail.

Confidentialité et vie privée : J'ai l'assurance de la part de la chercheuse que l'information partagée avec elle sera traitée de manière confidentielle. Seules la chercheuse principale et sa directrice de mémoire auront accès à mes informations personnelles. Je suis consciente que les données ne seront utilisées que pour les fins de la recherche en question. Un code et un pseudonyme me seront attribués et toutes les données susceptibles de m'identifier seront remplacées afin de conserver mon anonymat.

Conservation des données : Les enregistrements de l'entretien, ainsi que tous les autres documents numériques contenant des données personnelles, seront placés dans un dossier numérique de l'ordinateur personnel de la chercheuse, lequel sera verrouillé par un mot de passe. Seulement la chercheuse principale aura accès aux informations personnelles. À la fin de la recherche, l'ensemble des données de la recherche non publiées seront supprimées, dans un délai de cinq ans suivant la fin de l'étude.

Participation volontaire : Ma participation est entièrement libre et volontaire. Je peux refuser de participer ou me retirer en tout temps sans devoir justifier ma décision. Si je décide de me retirer du projet de recherche, je n'aurai qu'à aviser la chercheuse principale verbalement. Si je choisis de me retirer de l'étude, les données recueillies jusqu'à ce moment seront effacées. Pour ma participation, une carte cadeau de 25\$ chez Amazon me sera envoyée au courriel que j'ai fourni avant l'entretien. Je pourrai la garder même si je décide de me retirer de la recherche.

Pour tout renseignement additionnel concernant cette étude, je peux communiquer avec la chercheuse principale.

Pour tout renseignement sur les aspects éthiques de cette recherche, je peux m'adresser au Bureau d'éthique et d'intégrité de la recherche de Université d'Ottawa au (613) 562-5387 ou ethique@uottawa.ca.

Acceptation : Je, _____ (nom de la participante), accepte de participer à ce projet de mémoire mené par Ruth-Mirca Thomas, étudiante à la maîtrise de service social à l'Université d'Ottawa. Cette recherche est supervisée par Stéphanie Garneau, professeure agrégée de l'École de travail social de l'Université d'Ottawa.

J'atteste avoir lu et compris le formulaire de consentement. Mes questions ont été répondues par la chercheuse et j'ai eu suffisamment de temps pour lire ce document. Je comprends que je peux me retirer en tout temps de l'étude sans préjudice ou risque associé.

Il y a deux copies du formulaire de consentement, la chercheuse me recommande de garder une copie.

Signature de la participante:

Date:

(Signature)

(Date)

Signature de la chercheuse:

Date:

(Signature)

(Date)

VERSION ÉLECTRONIQUE DU MÉMOIRE

Veuillez indiquer votre adresse électronique si vous souhaitez recevoir le mémoire de recherche final. Les résultats devraient être disponibles en septembre 2023.

Courriel : _____

Annexe 4 : Grille d'entretien

ANNEXE 3

GUIDE D'ENTRETIEN

Titre du projet : Le salon de coiffure : une oasis pour les femmes noires en situation de violence conjugale ?

Introduction de la recherche (Vilatte, 2007, p. 15) :

- Brève présentation de la chercheuse (prénom, intersection des identités sociales, expérience de travail en lien avec le projet de recherche) et de l'étude (buts).
- Expliquer en quoi la personne et son expérience sont importantes pour l'étude.
- Passer sur le déroulement de l'entretien et expliquer ce qu'est un entretien.
- Indiquer que l'entretien sera enregistré et que c'est pour des fins de transcriptions. À faire valoir que la confidentialité et l'anonymat de la personne seront assurés.
- Avoir et souligner une liste de ressources pour les femmes en situation de violence conjugale et des services en santé mentale.
- Demander si la personne a des questions.
- Avoir le consentement verbal de la personne enregistré avec le téléphone.

Questions « Brise-glace » (Vilatte, 2007, p.17) :

- Question ouverte: Comment vous sentez-vous aujourd'hui ?
- Quelle est votre relation avec vos cheveux ? Avez-vous une histoire ou une anecdote à raconter à propos de vos cheveux ? Si oui, laquelle ? (Par exemple, les gens touchent vos cheveux sans votre permission)
- Que pensez-vous de cette étude et quelles sont vos motivations pour y participer ?

Questions concernant la profession (Harvey, 2005) :

- Pouvez-vous me raconter votre parcours professionnel (lieu de formation, année de diplomation, lieu(x) de travail) et pourquoi vous êtes devenue coiffeuse?
- Si vous vous sentez confortable à répondre, quelle est votre expérience dans la profession en tant que femme noire?
- Combien de coiffeuses noires ayant un permis connaissez-vous et selon vous, pourquoi ce nombre ?
- Quelles sont les valeurs, principes et/ou habiletés les plus importants, pour vous, chez une coiffeuse?
- Durant votre temps d'apprentissage pour la profession, avez-vous appris à faire les cheveux de femmes noires? Pouvez-vous m'en dire plus?

Questions sociodémographiques :

- Quel est votre nombre d'années dans la profession?
- Quel âge avez-vous ?

- Quel est votre lieu de résidence?
- Quelle formation (école privée ou publique) avez-vous suivie?
- Actuellement, êtes-vous propriétaire ou employée d'un salon?

Question concernant leurs clientes noires (Weitz, 2001):

- À quoi ressemble votre clientèle et pourquoi ? (Seulement femmes noires ou pas?)
- Quelles sont les raisons principales qui font en sorte que les femmes noires viennent faire leurs cheveux dans un salon? Pourquoi, d'après vous ?
- En quoi coiffer les cheveux de femmes noires peut-il être différent de coiffer les cheveux des autres femmes?

Question concernant le dévoilement ou la divulgation de la violence conjugale des clientes :

- Pourquoi pensez-vous que l'intimité, en contexte de salon de coiffure, entraîne le dévoilement et l'accompagnement?
- Est-ce que vos clientes vous ont déjà dévoilé leur situation de violence conjugale ?

Si la réponse est oui :

- Comment avez-vous réagi la première fois ?
- Que faites-vous lorsque cela arrive?
- Quelle histoire vous a le plus marquée et pourquoi ?

Si la réponse est oui ou non:

- Vous sentez-vous outillée pour reconnaître les signes de violence conjugale de vos clientes ? Pourquoi?
- Avez-vous déjà suivi une formation en violence conjugale et si oui, pouvez-vous m'en parler (quelle formation? quand ? pourquoi l'avoir suivie ?) Si non, pourquoi ?
- Connaissez-vous des ressources disponibles pour la santé mentale des professionnel.les de la beauté ? Y avez-vous déjà eu recours, et pourquoi ?

CONCLUSION

Demander s'il y a d'autres sujets qui auraient pu être abordés. Demander si elle veut participer à la rencontre de restitution des données ainsi que de recevoir les résultats de la recherche.